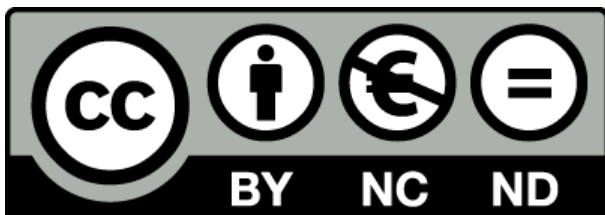


*Intimoratus de [Aly](#) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](#).*

*Les autorisations au-delà du champ de cette licence peuvent être obtenues à [ecoledelabsolu.fr](http://ecoledelabsolu.fr).*









*Aly*

*<http://ecoledelabsolu.fr>*

*« Tout droit de traduction, d'adaptation et de  
reproduction interdits »*

*ISBN 978-2-9548785-0-8*

Aly

*Intimoratus.*



# I

*Fuyons dans le néant, jetons-nous dans le vide. Rêvons de sang et de liberté, rêvons à en mourir. Embrassons les ténèbres comme le nourrisson embrasse le sein de sa mère. Fuyons.*

Après ?

Après il n'y a plus rien. C'est tout. Tout ce qu'il a dit, ou tout ce dont je me souviens.

Après ?

Après il n'y a plus rien. Non. Après il y a la douleur, le baiser de la douleur. Il y a la force de la fin, le vacarme du dernier battement. Une seconde, une explosion, jouissance. Nuit. Ici. Voilà ce qu'il y a après ; douleur et Ici. Nous avons fui, lui et moi, moi et lui ; lui avec moi, moi avec lui... Qu'importe maintenant.

Où est-il lui ?



Tu poses trop de questions. Je suis seul, seul simplement.

*Nous serons grands, puissants. Nous serons admirés par tous. Soleil et Lune seront jaloux de nous. Vent et arbres chanteront notre histoire, et les siècles la raconteront. Sous les étoiles figées, sautons*

Grandeur, décadence. Admiration, oubli. Jalousie, néant et Ici.

Ici ?

Nuit, cruelle et trop sanguine nuit. Nuit et vent. Vent qui blesse, qui brûle chairs et os. Vent qui ronge l'espoir. Et le silence qui écrase les pensées, et fait hurler les remords. Silence tortionnaire. Silence inquisiteur qui force la parole. Voilà ce qu'est Ici. Rien. Ici est rien, il réduit à rien.

Toi ?

Et moi... Moi je ne suis plus rien. Un fantôme qui erre, le reflet d'une étoile qui ne vit jamais le jour. Je n'ai plus de nom... En ai-je jamais eu

un ? Oui. Impossible de se souvenir. Je ne suis plus rien. L'ombre de ce que j'étais... Une ombre rampant au cœur de l'obscurité. Une ombre qui se répand dans les ténèbres. Je vois dans les ténèbres, je vois les choses que l'on a voulu protéger de la curieuse lumière, les choses que l'on a voulu oublier. Et j'entends, dans les ténèbres j'entends, les déchirures du silence qui amplifient sa présence. Les cris scarifient le silence ; les cris d'horreur, de douleur, de haine, de peine, de rage. Les pleurs violent le silence ; les pleurs de joie, et de fatalité, les pleurs résignés et les pleurs révoltés. Ils l'assassinent, pour mieux le ressusciter.

Il n'y a rien Ici ?

Tout. Dans la nuit et le silence il y a tout. Il suffit de savoir voir, et de savoir entendre. Tout est là. Un homme et son empire, une mère et son enfant. Le poète affamé, le savant sans foi. Des centaines de reflets d'étoiles qui se sont rêvées. Ici, il y a tout ça, mais tout ça vaut rien. Il n'y a rien Ici, il y a tout Ici.

Pourquoi, pourquoi rester ?

Les hirondelles meurent. Elles meurent poignardées par la fatalité, égorgées par le vent piétinées par la nuit. Elles sont enterrées par le silence. Il n'y a pas d'hirondelles Ici. Qu'est-ce qu'une hirondelle ?

*Dire adieu au passé. Tu verras, nous serons des statues admirées pour avoir été des hommes. Tu verras la lumière sur nous va se poser, à jamais nous voiler du commun des mortels.*

Il avait tort, je savais qu'il avait tort. Mais je l'ai suivi, sans grande conviction, je l'ai suivi. Fermer les yeux. Douleur. Les ouvrir et voir poussières dans mes veines, et ténèbres dans mon cœur. Seul. A jamais seul, tu m'entends... Je suis maintenant seul.

Oui, je t'entends. Et je sais tout. Tout ce qu'est le rien, l'ombre. Tout ce qu'est Ici et Là-bas. Maintenant mange. Le temps va être long, le chemin aussi, jusqu'à la fin. Mange et marche. Ça, moi aussi je le sais.

## *II*

Vent qui ronge la peau, comme les vers les morts. Aucune pitié. Par bourrasques il creuse de petits sillons, par bourrasques il retire la confiance des chairs, il érode le courage, autant qu'il achève l'espoir. Il n'a aucune pitié. Elle n'existe pas. Ce n'est qu'une invention la pitié, une invention... Comme les hirondelles je crois. Personne ne les connaît, et personne n'a jamais pitié. Lui voulait faire un monde où l'homme était homme, il ne savait pas. L'homme est toujours homme, il se berce d'illusions sur ce qu'il doit être, il ne le savait pas.

Aujourd'hui lucide, hier fou.

Fou, je l'étais. Fou de suivre la tragédie qu'il avait écrite. Fou de donner corps à son rêve, à son délire. Lucide, je le suis devenu perdu dans mon propre cauchemar, quand la scène finale était déjà jouée. Lucide quand mon corps dansait avec le vide, et mon esprit avec la mort.

Fuite, lâcheté, absurdité.

Nous voulions... Il voulait...

Silence, tu ne sais plus.

A genoux, courbé, brisé sous un ciel opaque et vide. Les yeux scrutent le désert des ténèbres, le regard en soi, tourné vers son propre désert. Désert aride, ravagé par mille tempêtes, faites des poussières du passé, des restes des passions fanées, des cendres de corps aimés et oubliés. A genoux, simple ombre brisée, simple reflet d'étoile jamais née, abritant un désert plus lourd que l'éternité. Vouloir pleurer.

*Notre réveil réveillera les autres, notre réveil ramènera les hirondelles et assassinera l'obscurité.*

Adroit rêveur, stupide poète.

Rêveur ? Il était empli de rêve, il était rêve. Et moi, avec lui, je me mis aussi à rêver. Moi aussi je m'imaginai étoile grandiose, jalouée et admirée de tous. Sans conviction. Lui, il en était persuadé. Dans sa voix la cendre devenait

diamant, dans son cœur la peur courage, et volonté. Il était...

Rêveur sans intérêt.

Il voulait, désirait tant.

Rêveries qui t'ont condamné.

Et si ?

Le si t'achèvera. Debout. Marche.

Marcher, ne faire plus qu'un avec le néant, aller à la rencontre de l'horizon. Marcher, laisser son corps avancer nourri d'une volonté propre. Marcher dans un désert de silence et de nuit.

*Regarde-les avancer, l'iris vide. Regarde leurs dos. Les entends-tu dire « Ne me fuis pas, je te tue. Fuis-moi, je te tue ».*

Ignorer douleur et fatigue, marcher. Ignorer le désir de s'arrêter, suivre raison et marcher. Les yeux sur l'horizon, horizon devenant objectif, but. Aller sans but, faire semblant d'en avoir un, pour se rassurer, se reconforter. Mais

personne n'attend. Personne à embrasser à l'arrivée. Marcher. Marcher pour se convaincre d'exister. Et sourire.

Pourquoi sourire ? Imbécile.

Pourquoi pas ? Reflet d'étoile qui ne naîtra jamais, ombre faisant semblant d'exister pour ne pas s'oublier. Voilà ce que je suis. Nuit et silence m'écrasent, me brisent. Le vent lui me ronge, alors pourquoi ? Pourquoi ne pas sourire ?

Tu es fou mon ami. Fou. Peut-être. Pas autant que lui.

*Regarde les défilés. Robes noires et iris de sang. Jamais. Jamais tu ne marcheras comme eux, parmi eux, promets. Jamais.*

Piétiner le désert, plonger dans son désert. Contempler, faire semblant de contempler, les paysages de l'abomination, les formes de la désolation. Il n'y a rien, en vérité, à contempler Ici. Rien à admirer, rien à vouloir voir, rien à désirer. Tout à subir. Là-bas, une eau écarlate, eau de sang, de larmes, serpente entre des

dômes d'os tannés par le vent et le temps.  
Silhouette élégante qui éventre l'obscurité.  
Corps liquide, sanguin, couleur des assassins  
et des prélats, il viole la nuit. Rivière elle  
s'impose, les yeux subissent, la subissent.

Un instant.

Fatigué, s'effondrer, victime de ses limites.  
Affamer, manger, boue pour repas. Âpre,  
rêche, elle arrache à la gorge des grincements  
de douleur.

Avant ?

Les douceurs du miel sur les lèvres, la robe  
grenat du vin contre le palet... La terre crisse  
entre les dents, elle souille la trachée de sa  
salissure mortuaire.

Avant ?

Epices et viandes dans de grands plateaux  
d'argent. Et l'eau, l'eau pure dans du cristal.  
Mains dans le sol, ongles grattant, frénétiques,  
à la recherche de la glaise précieuse



maintenant. La mordre, la mâcher, l'avalier. De la main à la bouche. Animal.

Assez. Dors maintenant.

Non, je dois avancer, continuer.

Continue, tu t'évaporeras, tu le sais. Continue, tu auras perdu, tu le sais. Dors.

Se blottir sur le sol froid, et attendre. Attendre le sommeil, la seconde où plus rien ne paraît réel. Attendre le flottement puis le lourd glissement d'un monde à un autre, d'un univers à un autre. Seulement Ici, le monde des rêves est plus désertique encore. Attendre. J'attends.

### *III*

Le vent siffle, hurle, ponctue le silence amer de ses cris acides. Il balaye le sol de son bras puissant, soulevant et rabattant des myriades de corps devenus poussières. Etonnante légèreté.

*Regarde, regarde mon manteau. Il vole !  
Regarde. J'aimerais être comme lui, sans  
chaînes. J'aimerais faire comme lui,  
m'arracher de la terre, tutoyer les nuages, être  
simplement...*

Assez ! Souvenirs poisons, souvenirs prisons.  
L'avant mon fléau. Pourquoi sans cesse  
entrevoir le passé ! Fini. L'avant est mort. Les  
souvenirs ne sont que cobras, je n'en veux  
plus !

Et sans eux... Que serais-tu ? Que ferais-tu ?

Sans eux, je...

Rien. Simplement Rien.

Poison et moteur, ils sont en moi, ils sont moi.  
Divins, brûlants, ils m'abreuvent, m'empêchent  
de sombrer, mort, dans la folie. Encourageants,  
acides, ils me privent de l'ivresse de la furie.  
Sans eux... Sans eux, je n'existerais déjà plus.  
Ils sont la lumière qui devait hurler à jamais au  
sein d'une étoile. Ils sont le murmure qui  
continue à faire vivre un fantôme oublié. Sans  
eux, mon poison, je me serais oublié.

*Regarde... Regarde... !*

Dans mes souvenirs... Dans mes souvenirs aussi je n'ai plus de nom. Ils le taisent, il ne m'offrent pas d'existence. Où l'ai-je égaré ? Où ai-je égaré mon nom ?

Qu'importe. A ou B. Qu'importe.

Je veux, je dois, savoir.

*Lucibel*

Raisonne, détruis les barrières, fait échos avec le silence.

*Lucibel*

Viole les tympanes, viole les esprits. Eclair sans couleur qui transperce la matière.

*Lucibel !*

Il le crie. Ce n'est pas mon nom. A qui est-il ? Question qui s'abîme comme une pierre dans l'océan. Ce nom, il brille de mille couleurs. Non. Il ne brille pas. Il brûle. Il brûle comme

les flammes des fours crématoires, il réduit tout en cendre sur son passage. Il irradie de pouvoir. Je le sens en moi, il vibre en moi. Il m'enlace, m'embrasse, et m'embrase. Lucibel... Qui es-tu Lucibel ?

Nostalgie du passé ?

Je ne sais pas.

Menteur.

Peu importe le passé. Le passé ne changera pas. Le présent est à vivre et le futur à écrire.

C'est ce qu'il disait.

Le passé est une laisse, incassable, imperturbable, qui enchaîne, sadique autant qu'elle préserve de la dérive, salvatrice. Rien ne sert de la contempler. Elle est sans nous, pour nous et contre nous. Le présent doit être vécu avant de devenir simple maillon fait de souvenirs. Il doit être dépossédé de toute vie, il doit être brûlé, incendié, sucé, rongé, usé... Il doit être en miettes tant il a été vaincu. Et le futur, le futur lui, doit être écrit prévu, sans

secrets et pourtant fougueux. C'est ainsi la vie.  
Prévoir, vivre et oublier. C'est ce qu'il disait...  
Je crois.

Poète adroit, mais absurde.

Absurde, je ne sais pas, je n'en suis pas sûr.

*Non. Ne le rattrape pas. Le froid ne m'effraie pas. Laisse-le voler, laisse-le aller. N'est-il pas plus beau comme cela ? N'est-ce-pas beau tant de*

Liberté. Il ne vivait que pour elle, rien que pour elle. Elle courait dans ses veines, animait son cœur. Liberté. Il ne rêvait que d'elle. Chacune de ses phrases, chacun de ses mots, de ses gestes étaient imprégnés de ce désir sauvage. Liberté. Cela ne pouvait pas bien finir. Il la voulait trop, il brûlait trop pour elle. Cela ne pouvait pas bien finir.

*Ça va marcher... Je le sais, je le sens.*

Je n'ai pas osé lui dire, lui dire et le briser. Je n'ai pas osé... Aurais-je dû ?

Futile. Tu ne savais pas. Cupide.

C'est qu'il l'aimait tant...

## *IV*

Vert. Un geyser de lumière, un geyser qui pénètre la nuit. Vert. Lancé dans une valse diabolique, un tango mortel avec l'obscurité désertique. Vert comme la pourriture et les forêts. Vert comme le poison et les prés. Il s'élève, harmonieux, violent, dans le vide. Il se grandit, poignard surréel menaçant un ciel sans légèreté. Brasier tout-puissant un instant, flammèche craintive l'instant suivant. Ainsi il danse au rythme élégant de sa respiration. Geyser de flammes à la couleur verte. Papillon s'approcher. Sans grâce. Les mouvements ont la rudesse du bagnard privé de pain et d'eau depuis trop longtemps. Sur la plaine compagne du vent, trébucher, tomber. Sous le ciel opaque se relever, attiré par la lumière. En un souffle la flamme s'élève. Elle ne connaît aucune limite autre que son propre mouvement. Entourée de son silence, drapée dans son mystère, elle s'arrache de la terre. Ou peut-être

est-ce la terre qui la crache ? Verte, elle brise la monotonie du néant. Verte, elle enchante, elle ensorcelle, elle piège. Verte, elle ne s'admire pas. Ivre vouloir l'approcher, la toucher. Elle s'impose à l'esprit comme le couteau s'impose au boucher. Elle est là, régulière, attendue, ne pas pouvoir, ne pas vouloir se dérober à la rencontre. De son mouvement elle anime, inspire, enivre, aspire. Verte et élégante couleur de poison et de forêts. Mystérieuse et prévisible, elle ne s'admire pas, elle se subit.

Les papillons dansent autour de la flamme qui  
leur brûle les ailes.

Le froid qui lèche la peau, et griffe les nerfs.  
Le froid qui gifle les cuisses et mord les joues.  
Le froid qui devient manteau de velours brûlant. Un pareil froid l'enveloppe, elle, la grande lame empoisonnée. Autour d'elle les ténèbres elles-mêmes se prosternent, elles-mêmes ne peuvent rien contre elle.

Prends garde.

À quoi bon, ne suis-je pas déjà mort ?

Pas encore. Pas tout à fait.

La violence du froid, son complot avec le vent, alliés des heures sombres. Ensemble ils fouettent, cravachent la moindre vapeur de volonté pour mieux la condenser, la solidifier, l'immobiliser.

Reculé !

Verte. Mortelle. Elle attire et tue.

«Obéir, respecter. Obéir aux ordres, respecter l'autorité. Obéit et respecte, religieusement pieusement. Obéit et respecte.»

Petite forme perdue là, égarée, au pied de la flamme. Vestige d'une étoile qui se rêvait.

«Toujours. Obéir toujours, toujours respecter.»

Une voix qui va au rythme de la lame empoisonnée. Une voix douce éraillée par la rage, et l'acceptation. Elle vibre, fragile autant que solide, elle vibre au milieu de rien, sortie de presque rien. Se tirer, se traîner vers la



forme différente et si semblable. Happé par la volonté de se retrouver, se jeter dans le vertige de l'espoir futile.

Le papillon valse avec le feu.

«J'ai tout fait. Tout. Pourquoi alors suis-je Ici ?»

Se figer. Devenir marbre. Regarder. Regarder avec les yeux du nouveau-né. Regarder et ne pas comprendre, ne plus pouvoir, vouloir comprendre. Oublier l'extérieur, voir. Des yeux plus obscurs que le ciel vide, plus violents que le geyser de poison. Des yeux qui des larmes connaissent le nom, mais en ignorent le goût sacré. Des yeux creusés dans un corps qui fut craint. Un corps que des lames avides de mort rendirent inefficace. Là, une tache de sang.

«Pourquoi ? Pourquoi parmi tous, moi ?»

Un cri qui embrase, une main qui agrippe. Créature, homme défiguré, sans nom, agrippé comme l'est le nourrisson à la vie. Sur le cou une marque d'encre finement tracée. Deux petits signes. Impénétrable signification.

« J'ai obéi. Je fais tout ce que vous vouliez.  
Alors pourquoi ? »

Eclair féroce qui se love près du cœur.

« Pourquoi, Monsieur, suis-je Ici ? »

La flamme s'arrache du sol, s'envole en silence. En harmonie avec les cieux, en guerre avec les ténèbres qu'elle assassine et ressuscite.

« Pourquoi ! »

Hurllement porté par les larmes jamais versées. Hurllement que l'on pousse deux fois; la première seconde, et la dernière.

« Monsieur ! »

Qui suis-je moi ? Qui suis-je... Il le sait. Dans ses yeux, je le vois, il le sait. Me sauver de la nuit, ramper vers la lumière. Il le sait. Je dois parler, lui dire, je dois...

Non.

Ne rien dire. Se retourner. Ne rien montrer. S'en aller. Garder à jamais les paroles, les gestes et les signes tatoués. Ne rien dire, ne rien faire, se retourner. S'enfoncer dans les ténèbres. Ni compassion, ni compréhension. Simplement continuer. Ne pas oublier. Et entendre.

« Pourquoi ! »

Le cris d'une âme brisée devant l'éternité. Le sentir s'évanouir avec la flamme verte. Lui, ne renaîtra pas.

Il sera désert. C'est ainsi que cela se termine, que tout se termine. Poussière et désert.

Marcher, simplement marcher. Marcher... Est-ce la flamme qui s'arrache du sol, ou le sol qui crache la flamme ?... Et marcher, marcher pour ne pas être tenté de s'effondrer.

## V

Les mêmes formes, inlassablement les mêmes dunes et les mêmes vallées. Rien d'unique, rien de distinct. Portrait d'un espace figé.

*« J'ai fait tout ce que vous vouliez »*

L'entendre encore. Il harcèle les tympanes, assiège l'esprit, ce cri. Il me monopolise par son secret, ce cri.

*« J'ai fait tout ce que vous vouliez »*

Vous. Vous qui torture, qui étouffe. Et tout. Que désigne-t-il ce tout ? Incompréhension et ignorance. Vous, tout; mots abruptes, sans sens. Pourquoi ne puis-je pas me souvenir ? Qui suis-je et qui étais-je ? Et lui, qui était-il, lui, le tatoué ? Pourquoi ?

Trop de questions.

Troubles venimeux alliés du gouffre amer de l'incertitude. Agresseurs sans pitié, et sans regret.

Ignore.

Si simple d'ignorer les choses que l'on ne sait pas ignorer.

*Tu ne comprends pas, quand tu ignores que tu ignores alors tu es en paix. Mais quand de ton esprit ton ignorance est connue, la soif de savoir ce que tu sais ne pas savoir t'envahit. Et il en est alors fini de la paix. Peut-être alors faut-il tout ignorer.*

Sa voix, ma voix ; ses mots, mes mots. Le moindre soupir la moindre intonation. Tout m'approprier. Chaque respiration, chaque claquement de langue. Il. Une voix, éclair trop flou. Il. Un vertige du passé. Pas de visage et pas de corps. Simple voix devenue mienne. Il. Voix qui le protège de l'oubli, qui le jette sauvagement dans mes souvenirs, contre mes oreilles. Qui était-il ? Qui est-il ?

*Souviens-toi mon ami, je ferai tout pour obtenir ce que je veux. Souviens-toi, et jamais ne l'oublie ; tout.*

Ami... ? Vraiment ? Au milieu de rien, s'affaïsser. Elles ne dansent plus les pensées, elles chutent. La tête devient pierre, et le sang de cendres boue. Marcher, non, piétiner. Respirer, non, grogner. Victime de la fuite de la force.

Boire. Boire. Boire.

Un mot qui tourne en boucle, martial. Un mot qui assomme, écrase, comme la cacophonie des chars. Un seul mot, et des milliers d'échos tous différents, se répercutant, s'entretenant, et s'entre-ressuscitant. Plus aucune pensée, plus qu'une volonté.

Boire. Boire. Boire.

Ignorer l'impérative supplique serait un jeu dangereux. Mortel. Ignorer la rageuse plainte condamnerait à aller crisser dans la bouche d'autre fœtus d'étoile jamais née.

Boire. Boire. Boire.

Noyé dans l'obscurité scarifier les ténèbres. Suffoquer et creuser, toujours plus profond

dans l'espoir voir glisser le sang. Ce sang tant convoité.

Plus vite. Plus vite.

Désir frénétique qui fait trembler corps et âme. Désir qui ronge, qui embrase. Matière devient éther, les formes s'effacent. Première marche avant la poussière. Meurtrir la terre. Violence et rage. La saigner. La saigner pour vivre. Un liquide froid, et une lueur. Jaune. Jaune il envahit la plaie. Il est jaune le sang de la terre. De sa lumière malade il fait taire les ténèbres. La bouche sur le sol, le sentir, glacial, sur les lèvres. Le goût du soufre noie chaque papille. Sucrer la terre jusqu'à plus soif ; aspirer le jaune jusqu'à ce que sa lumière s'efface. S'abandonner totalement à sa caresse et sa griffure. Il est jaune le sang de la terre. Jaune et sans odeur.

Boire.

Ne pas désirer boire, ne pas aimer boire. Désirer vivre. Sombrier dans sa propre nuit presque vivant. Sombrier dans son désert plus aride que la mort elle-même.

## VI

Une odeur. Une odeur si forte qu'elle assourdit les narines, et invoque les peurs enfantines. Une odeur qui brûle la peau et abreuve l'esprit d'images délirantes, inquiétantes car trop réelles. Une odeur, un parfum. Parfum d'horreur. Un instant il se dissipe, une seconde il est là, plus belliqueux, annonciateur d'indicible.

Debout. Cours!

Puissance de la terreur, courir. Félin, toujours aller plus loin. Espérer fuir le mortel parfum, espérer haineusement fuir la promesse que son sillage transpire. Se précipiter dans la nuit, ne pas se retourner. A quoi bon ? Le danger se respire, ne se voit pas. Droite, gauche, sauter, tomber, se relever. Ne pas hésiter, porté par la peur, transcendé par l'espoir. Mais impossible. Impossible de le fuir, le poison aérien.

Continue.



La respiration s'accélère, les mouvements s'accélèrent. Devenir plus léger, devenir serpent adroit, aigle agile. Fuir. Fuir pour vivre. Tourner, retourner, aveugle. Le danger ne se voit pas, le danger se respire. L'odeur devient plus âcre, plus venimeuse. Toute proche elle est prête, elle encercle déjà de son aura fatale. Elle est là. Toute proche, et avec elle ...

Cours, encore !

Eclair au travers des nerfs, pulsion. Ne plus contrôler le mouvement, se laisser porter par le mouvement, être mouvement.

Vide.

Vertigineux, incompréhensible. L'air est vide. Plus rien, simplement. Absence frustrante, oppressante. Un seul bruit, sa respiration. Pétrifié. Attendre.

Piège.

La revoilà. Se crucifier avec le regret, le regret de s'être arrêté, pour une seconde cru hors de

danger. Courir. Recommencer, plus rapide encore, plus félin encore. Ne plus penser, se jeter ivre d'espoir dans la nuit. Droite, gauche, tomber, se relever, sauter, trébucher, continuer, continuer. Entendre, enfin, un rugissement carnassier qui fait danser à l'unisson la moindre particule de ténèbres, un rugissement affamé, sans pitié. Une sentence.

Perdu. Tu as perdu.

Deux pépites d'or figées dans le manteau de l'obscurité. Elles font face. Deux fines étoiles froides, absolument froides, sans sentiment. Elles n'ont rien d'humain. Et autour d'elles, l'odeur, hargneuse. Le parfum, c'est leur parfum. Elles sont la promesse. Elle sont la mort.

Réfléchis.

Il est là, à quelques centimètres, si je tends la main, je le touche. Il est là, et comme moi, je le sais, il doit se nourrir. Lui est né Ici, je suis sa nourriture, je le sais. Un sourire. Un sourire d'homme pour des yeux devenus rieurs, enfantins. Un pas. Il avance, je recule. La terre

tremble sous son impériale marche. Un pas, il avance, je recule. Je ne vois pas ses formes, je les devine. Grand et fin ; élégant. Les jambes musclées ; chasseur. Des mains souples aux doigts juvéniles pour mieux pénétrer au fond des âmes, les briser de l'intérieur. Yeux d'or et canines de neige pour jeter dans ses bras les fous qui n'ont pas su reconnaître son odeur. Prédateur il porte le parfum de la fin.

Réfléchis.

Il avance, je recule, son plaisir sadique. Dirus, son nom, fils du néant serviteur d'Ici. Dirus, je le sais. Dirus, parce qu'il a les yeux couleur des tentations. Un pas, son sourire déforme les ténèbres, torture le silence. Je sais qui il est, dans ma chute je l'ai appris, tapi dans la nuit sans lune je l'ai observé. Poursuite, face à face, jeu et enfin... Enfin, le bras plonge dans le corps, les pupilles rient gamines, et rien. Il prend le reste de vie, et part. Naturellement. Je le sais. J'ai échoué. Lui aussi doit se nourrir.

Réfléchis.

Aucun moyen de lui échapper, Ici est son allié. Fuir ? Plus d'espoir. Il avance. Ne plus reculer, à quoi bon repousser l'inévitable ? Pourquoi succomber à le satisfaire ? Pourquoi jouer ? Simplement se préparer à recevoir le coup de grâce, se préparer à embrasser le geste qui condamnera à poussière. Anticiper le baiser des doigts, la caresse de la main, sur le cœur. S'armer pour le duel ; les yeux mourants contre les iris précieux. Un pas. Le parfum empoisonné sera mon linceul.

...

Une torche explose la monotonie du ciel lourd. Elle fait taire les ténèbres déchirant tout dans sa course. Un nouveau fœtus d'étoile tombe, un nouveau fœtus d'étoile s'écrase dans le désert d'Ici.

...

« Chanceux »

Murmure qui glisse, fluide, serpent. Il a parlé. Le Dirus a parlé. Le mot raisonne, et les Iris d'or meurent dans la nuit. Plus rien. Vide. Le

vide vertigineux après le danger, vide époustouflant suivant le tête-à-tête avec la mort.

« *Chanceux* »

Le disait-il pour lui, pour moi, ou pour sa nouvelle proie ? Les trois je crois, oui, les trois.

## *VII*

Droit, statique, statue vide, affronter l'atroce réalité. Réalité toujours sue, mais jamais éprouvée. La mort. Trembler légèrement, penser frénétiquement. Doute, joie, regret. Le doute d'avoir survécu, la joie de se sentir vivant, le regret de ne pas être mort. Et sentir ce que l'homme ignore par sa naissance, être seulement la nourriture d'un autre. Ne plus vraiment se sentir homme, ne plus vraiment être homme.

Que croyais-tu ?

Homme fier, je me croyais tout-puissant, sommet de la pyramide. Homme fier, je me rêvais inégalable, perfection réalisée. Le monde à la lueur de mon regard n'était qu'un empire dont j'étais le maître, et dont chaque poussière m'était redevable. J'étais un homme parmi les hommes, un homme qui pensait comme tout ses semblables.

### Arrogance.

Sans aucun doute, mais nous sommes aveugles face à l'arrogance, nous ne le savions pas. L'homme ne le sait pas. Oui. Je ne le suis plus vraiment, homme, je ne peux plus l'être. L'arrogance le conduit en erreur, aveugle confiant il va vers sa fin. Fétide elle l'empêche de voir que lui aussi est soumis à des lois, à la loi.

### Pauvre fou !

L'homme est fou. Pauvre, j'en doute.

*Tout changer. Nous pouvons, nous devons, tout changer. Dynamiter le présent, exploser*

*l'actuel. Pour un meilleur demain, nous devons le faire.*

Ses yeux.

Je me souviens de ses yeux, je les vois ses yeux. Emeraudes, deux émeraudes sublimes. Sous la lune, brûlantes de vie, sous le soleil étincelantes de passion. Ses yeux n'étaient pas de notre monde, trop purs, trop troubles. Ils chérissaient l'indépendance, amoureux de ses rêves, de son rêve. Il était différent, il était papillon. Et papillon il se brûla. Liberté. Il n'était pas de notre monde.

Marginal.

Lui avait des rêves. Les rêves sont restés muets pour moi, toujours, comme les étoiles et le ciel, vides de sens. Il enlaçait quelque chose qu'à peine j'osais effleurer, imaginer. Parfait produit de l'homme, parfait fils de notre monde, j'étais son opposé. Le monde était tout pour moi, son univers me suffisait, avant. Avant que lui n'arrive.

Le monde ?

Je ne sais plus ce qu'il est, je l'ai oublié avec mon nom. Je le vois se dessiner gris, se calligraphier or. Intouchable il apparaît, une seconde il reste, s'offrant à ma vue, dénudé, torturant mon esprit, inquisiteur de ma mémoire. Et il se dissipe, vierge à la vertu vexée, il s'efface reniant son existence. Souvenir amer il ne laisse aucune trace, impossible de le retrouver, reste un goût seulement. Le goût du sang. Le monde, je ne sais plus ce qu'il est, je n'arrive plus à le savoir, mais il voulait le changer, je le sais. Dans son sillage, j'ai voulu le changer, je crois. Peut-être ai-je moi aussi, imaginé un autre possible avec lui... Peut-être, sûrement... Je ne sais plus.

*Lucibel !*

Un cri, un mot qui empli l'esprit. Encore. Qui raisonne et vibre. Encore. Qui es-tu Lucibel ?

Qu'importe, il est temps !



## VIII

Monotonie, s'embourber dans la monotonie, respirer la monotonie. Les pensées et les vallons défilent sans surprise et sans goût. Pas après pas, régulier, s'ennuyer. Monotonie qui assomme et alourdit chaque chose. Logique et assassine monotonie qui suit l'extraordinaire, entoure d'un linceul froid, empoisonne toute envie. Partout elle s'infiltré, et partout elle dépose son limon de passivité. Avance, embrasser l'agonie de la volonté.

Continue.

A quoi bon ? Peines, douleurs, seuls présents d'Ici. Le vent caresse de ses dents mon corps, mais mes yeux ne savent plus pleurer. La terre lèche de sa haine mes pieds, mais je n'ai plus de sang à verser. Je suis déjà poussière. A quoi bon ? Chaque mouvement m'offre brûlure. Terrible agonie. Aucun plaisir. Mes pupilles n'ont rien à voir, elles s'ennuient, comme mes pensées. A quoi bon? Ennui et douleur, pourquoi continuer. Ne plus vouloir, ne plus pouvoir.

Tu dois.

Racler le sol d'une démarche amorphe. Etre une coquille que rien n'habite, vide, guidée et châtiée par le vent, mâchant et avalant terre sans fin. Tout subir, jamais réagir ; morsure de roche, baiser du froid. Tout entendre, sans jamais écouter ; cris, hurlements, pleurs et murmures. Enveloppe vide, mue de serpent, ramper, se trainer vers rien. Désirer, rien.

Tu dois continuer.

Avancer, la mort en tête. Avancer machinalement, sans comprendre. Se laisser battre par l'habitude, être simplement sans volonté. Espérer pouvoir tout arrêter.

Ici a ce que tu veux, Ici a ce que tu n'as plus.

Ce désert n'a rien. Désolation. La douleur ne révèle rien, elle enterre la force, et les ténèbres sont aussi muettes que les cieux clairs. Je ne veux plus d'Ici. Mourir. Mourir pour goûter la paix. Brûler les questions, devenir part du cycle. Offrir quelques grains de poussière pour

la paix. Devenir cendre pour elle, finir sous les dents pour elle.

La paix ?

Sentir sa tendresse panser mes plaies, mère attentionnée. Sentir son souffle danser sur ma peau redevenue lisse, maîtresse langoureuse. Je meurs de ne pas entendre ses ballades susurrées à mon oreille. Je la veux. Mon corps a déjà trop souffert, mort déjà trop de fois. Mes yeux ont déjà trop vu les ténèbres et mes dents la terre. Mon unique souhait. Elle.

L'obscurité en a les clefs.

Creuser, chercher l'étincelle qui deviendra brasier. Creuser, chercher, entre les ramifications de l'âme l'éclat précieux. Retrouver espoir, garder espoir, de voir autre chose que les dunes noires, de fouler un autre sol. Redevenir attentif, iris avides scruter chaque poussière solitaire. Ressentir le vent, son sens et son goût. Devenir réactif. La pulsion vitale, elle est la lanterne qui conduit à la paix. La retrouver.

*Regarde-les, couchés, affalés sur leur propre être. Sans réaction. Il peuvent mourir demain, ils ne tentent rien. Passifs. Ils ne sont plus hommes, ou au contraire, ne le sont-il que trop ? Passif, ne le deviens jamais. Promets...*

Amusant, il n'avait pas tort.

S'accrocher aux petites irrégularités comme le noyé s'accroche furieusement à l'ultime battement. Se forcer à découvrir ce qui mille fois a été vu, entièrement. Tromper son esprit, déjouer l'ennui. Assassiner artificiellement la monotonie dans la joie de pouvoir la voir mourir réellement. Et marcher. Et avancer. Et marcher.

## ***IX***

Droite dans un écrin de lumière bleu, défiant la nuit. Fière, les parois léchées par des flammes couleur océan. Tuant le vent de sa force immobile, terrifiant les yeux de sa démesure narguant l'abîme. Elle est de pierre, ouvrage créé, elle cultive le mystère de sa genèse. De ses arrêtes précises elle brise l'horizon.

Verticale, parfaitement verticale. Elle n'est pas naturelle, mais est-elle humaine ?

Méfiance.

Les serpents bleus dansent sur sa peau, dansent avec l'obscurité de sa peau. Ils dessinent par touches d'azur d'étranges fresques, autant de tatouages symboliques. Elle. Une porte. Une porte ouverte sur rien. Porte ouverte dans le néant, image insensée sauvée de l'oubli par les flammes. Elle déroute par sa beauté, capture par sa finesse. Phare d'élégance au cœur d'un sombre désert. Lentement s'approcher, aspiré par sa verticalité, chaque pas tremblant de l'envier de la voir, de la comprendre. Chaque pas retenu par la peur ; peur des éclairs bleus, peur de la bouche béante. Un mètre de moins, elle grandit. Un mètre de moins elle se dévoile, et son mystère devient plus impénétrable que les sanglots de la pythie.

Méfiance.

Le crépitement des lueurs aquatiques bercent les pensées comme le ressac poétique des vagues berce les soupirs amers. Toujours

différent, toujours le même. Il encercle, couvre, baise les parois du mystère d'une infinie douceur. L'esprit s'enivre des couleurs du son, il devient vin le son, l'esprit Bacchus. Et la porte, la porte une beauté à violer dans son drapé.

### Méfiance.

S'approcher comme l'amant s'approche du lit les mains crispées, tendues par l'envie. S'approcher, l'esprit embrumé, envoûté, empoisonné par mille questions. Pourquoi est-elle là ? Qui l'a mise là ? Depuis quand ? Que veut-elle dire ?

### Ignorance. Méfiance.

Perdue dans une mer d'obscurité, caressée par un incendie sans odeur et sans chaleur. Phare incompréhensible. Perdu, dans une mer d'absurdité, je m'approche. Est-ce l'oeuvre du néant ? L'oeuvre d'un fœtus d'étoile ? Est-elle dangereuse ? Dois-je la contourner, l'ignorer, l'oublier ?

Non.

Faire taire ses peurs. Se faire l'associé de la beauté déroutante, l'aider à s'imposer, à éventrer les iris de ses questions dérangeantes. Un pas, les flammes d'azur grandissent, impressionnent, assourdissent . Deux pas, la porte s'arrache de la monotonie de la plaine et des dunes. Trois pas, elle donne naissance à deux battants. Enlacer ses formes. Quatre pas, cinq pas, six, sept.

Arrête-toi et regarde.

Ils sont là, tous deux, se faisant face. Tous deux organes de la même œuvre, jumeaux. Ils sont là depuis peut-être l'éternité, et depuis l'éternité peut-être se regardent-ils ainsi. Deux battants condamnés à ne jamais se rencontrer. Ou le peuvent-ils ?

Jumeaux ?

Même taille et même matière, entre pierre et éther. Même couleur, gris profond, léchés de saphir. Deux enfants du même ventre, des jumeaux, des jumeaux distincts. Des gravures, leurs gravures ne racontent pas la même histoire. Identiques dans la forme, différents

dans l'essence. C'est ce qu'ils sont. Identiques dans la démesure, différents dans leur identité gravée.

Et.

Sur le frère de gauche, un homme ailé, fier et harmonieux. Il chute. Sur lui un ciel de haine, de nuage et d'éclairs. Sous lui, une terre stérile, une terre vide, que rien ne semble faire vibrer. L'homme ailé est nu, son regard seul l'habille. Regard indéchiffrable ; rage, peine, envie, tout. Son corps entier dévoué à sa chute, aucune rébellion ne suinte de ses muscles détendus. Il chute. Il le sait. Il chute, et il accepte. Qui est-il ?

Et.

Sur le frère de droite, un homme aux ailes brûlées, à genoux, douloureux et amer. Sur lui un ciel vide, dénué d'existence. Sous lui, serpent et poussière, lit de danger. Son corps nu est noirci par les cendres. Mort. Mais aux creux de ses iris brûle le plus dévastateur des brasiers ; le désir, le tout-puissant et salvateur désir. Entier tendu vers les cieux, sa main



droite crispée hésite. Il n'est pas résigné, il ne sait que choisir. Il agira. Qui est-il ?

Allez.

Entre les deux frères battant d'un même mystère se laisser inonder, noyer par les questions. Auréolé par les flammes bleues se laisser chavirer dans ses propres doutes. Qui a construit cette porte ? Qui en est le graveur ? Les poussières et le vent ? Pourquoi ? Qui sont les hommes ailés ? Qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi ? Vide.

Peu importent ces questions.

Se souvenir de l'homme près du geyser vert, se souvenir des marques de sa peau et à son tour hurler. Où vais-je ? Ne suis-je pas déjà assez mort pour devoir souffrir encore ? Quel est mon nom ? Qui suis-je ? Qu'est-ce qu'Ici ? Continue. Cherche les réponses.

*Quand tu as le luxe et la gloire, le vin et le grain, tu es dans un état d'absolu, ennemi et trompeur sentiment. Et tout ce qu'il y a à côté,*

*en-dessous de tes plaisirs te paraît alors futile, inutile, stérile. Tu as peur de quitter cet état, peur de le perdre. Et quand cela arrive, parce que cela arrive, tu ne peux plus agir, tu es paralysé, tu comprends ? Ton corps a oublié comment agir, il ne sait plus agir. Plus tard, quand finalement tu réalises, il est trop tard. Et tu veux le retrouver cet état mais une chose en toi s'y oppose car maintenant, tu peux agir. Il suffisait de se réveiller. Tu comprends ? Quoi qu'il n'y ait peut-être pas grand-chose à comprendre, peut-être est-ce moi qui aie trop bu.*

## X

Une douleur embrase le corps, n'épargnant rien, poignante, de son violent baiser. Difficilement sans réellement comprendre, ouvrir les yeux. Se redresser. Embrasser de nouveau le désert mortifère. Là-bas une rivière rouge défie de sa forme serpentine l'obscurité, déchirant le silence de sa plainte. Et rien d'autre. Assis au sommet d'une dune de cendres la chercher du regard. Chercher, iris inquiets, le phare de lumière bleue. Rien. Elle

n'est plus là. Elle ne brise plus l'horizon. Ils n'existent plus, la porte et ses battants faux-jumeaux. Une illusion la porte ? Un mirage ? Une invention fille du délire ?

Tu as marché, tu t'es épuisé, tu es tombé.

Voilà. J'ai marché, marché. A bout de souffle et de force, je suis tombé m'effondrant dans le sommeil. Il est donc normal que sa silhouette n'assiège pas ma vue. Il est normal que de mon horizon elle ne soit plus une forme. Il est normal que ce soit ainsi. Normal. Le raisonnement est juste, je le crois.

*Laisse-moi rire, tu crois sérieusement ces paroles ? A tes yeux j'entends ta réponse. Oui. Tu les crois trop ces paroles. Beaucoup trop.*

Avant lui, avant que ses yeux ne brûlent les miens j'étais sans questions, sans doutes et sans peines. J'étais léger. J'étais une pièce parfaite dans un moteur parfait. Tout était à sa place dans un ordre défini naturel, et ma vie coulait. Je laissais les choses aller. J'étais aveugle peut-être, naïf parfois. J'étais un

aveugle heureux, qui voulait être aveugle, qui voulait le rester. Aveugle, j'étais en paix.

Après ?

Il est arrivé, et m'a ébloui. Il est arrivé et a tout dissipé au vent ; mes idéaux, mes envies et mes désirs, et mes discours. Sans rien faire. Il est arrivé, il a parlé, et ce fut la fin de mon monde. Je ne pouvais pas le combattre, il avait des armes que je ne possédais pas, des armes que l'on ne m'avait pas appris à posséder. Et peut-être ne voulais-je pas le combattre. Oui c'est cela, je ne voulais pas le combattre.

Pourquoi ?

Tu sais.

Dis-le.

Il avait ce que je désirais. Il agitait la lumière qui me faisait vivre au-dessus de ma tête, comme un morceau de viande au-dessus d'un chien, pour s'amuser, pour l'exciter, l'énerver. M'a-t-il rendu plus aveugle que je ne l'étais ? Sûrement.

Etre charmeur.

Qui était-il ? Qui étais-je ? Qui suis-je ? Je ne suis sûr que d'une chose ; je l'appréciais, et il avait quelque-chose à m'apporter. Il avait ce que je n'avais pas, ou ce que je n'avais plus, la fougue et les rêves.

Amitié intéressée.

Assez intéressée pour que j'accepte de voir mon monde réduit à néant, mes idées piétinées. Assez pour que j'accepte de quitter le confort oubliant ma cécité. Mais je ne sais plus. Je ne sais plus pourquoi j'ai accepté de jouer sa pièce, pourquoi je me suis jeté dans le vide à ses cotés. Oui. Je ne sais plus pourquoi avec lui, j'ai voulu tout changer. Mais maintenant je sais, son but n'était pas le mien. Je lui mentais.

Ris ou pleure.

Le sol devient dur. Le vent n'a plus de poussières dans sa robe. Les yeux ne se perdent plus sur l'infini de l'horizon. Les

ténèbres elles-mêmes courbent l'échine. Une ville. Qu'est-ce qu'Ici ?

Tu comprendras.

## *XI*

Ne plus ressentir le vide de l'infini, ne plus sentir ni l'ennui, ni la monotonie battre les pupilles. Les murs brisés, à moitié détruits. Les murs éventrés, effondrés sur eux-même offrent tant à voir, tant à contempler. Se glisser parmi les décombres, méfiant à chaque coin de rue, assoiffé par la curiosité, happé par la diversité. Ici, un immeuble gigantesque. En face les fondations d'une petite baraque calcinée. Là-bas deux tours solides, arrogantes toisent du regard les ruines d'un monument grandiose, mort. Le silence n'est plus, les vestiges chantent dans le vent leur passé. Ils vibrent encore les vestiges. L'obscurité elle-même tortionnaire n'est plus. Elle est tuée, au creux des pierres assassinée, par de petits incendies. Rouge hypnotisant.

Souvenir.

Des rues et des routes pavées,  
géométriquement tracées, des rues faites pour  
le confort des yeux. Des édifices à la taille  
présentieuse, érigés en poignards contre le ciel.  
C'est ce que racontent les ruines de cette cité.  
C'est ce que chantent les cités de mon monde.

Ici.

Entre les bâtiments ravagés il n'y a plus que le  
vent et le passé. Sur les routes des poussières  
le confort n'est plus qu'une utopie envolée, une  
illusion surannée. Les constructions fières  
s'avachissent lapidées par la fatigue d'être trop  
longtemps restées trop droites.

Avant.

Entre les maisons, chantent et dansent les  
jeunes filles, hurlent les jeunes garçons. Au  
milieu des routes l'enfance s'épanouit en  
pédalant et en se racontant des histoires. Sur  
les rues, hommes et femmes se pavanent  
insoucieux, admiratifs des chantiers qui bientôt  
donneront naissance à de vaniteuses figures de  
style.

## Ici

Les cendres ont remplacé les hommes. Les braises ont chassé la lumière des foyers. Ruine d'une ville qui s'est effondrée, fantôme amer d'une cité qui s'est rêvée.

*Toujours plus grands, toujours plus hauts, toujours plus modernes. Ils ne pensent que par ces trois ridicules sentences. Et ce n'est pas bénéfique pour tous, je te le dis, tu es prévenu.*

Utopies érigées pour célébrer l'esprit humain. Démonstration éclatante de savoir, d'art et de technologie. Monstre vorace de vie. Cités lumineuses, colosses aux pieds baignant dans le sang. Colosses se livrant une guerre sans fin, rivalisant sans cesse de beauté, de hauteur, et de splendeur. Pierres précieuses de l'homme. Pierres précieuses taillées par quelques joailliers doctes, vendues à la vanité de quelques puissants, offertes à l'arrogance de tout un peuple galvanisé de son propre talent.

Et toi ?



Je ne faisais pas partie de ces cités, ni moi, ni lui. Nous les regardions s'envoler, simples spectateurs. A la vue de leur silhouettes blanches, grises, brûlantes de clarté ses iris se couvraient d'un linceul sombre et méchant. Il les méprisait, je les admirais. Il méprisait leur érections spontanées qui écrasaient la vie. J'admirais leur formes embrassant l'immortalité de la perfection. Et pourtant, je les craignais. Je craignais ce qu'elles enfermaient, le pouvoir qu'elles protégeaient. Je tremblais en imaginant ce qui rampait à l'ombre des murs des palais centraux. Je voulais voir leur suffisance tomber en cendres, leur population devenir cendre. Peut-être.

*Ces cités sont laides, lisses et fades. Laides et criminelles. Elles sont le symbole, l'incarnation, de notre faiblesse.*

Elles lui faisaient horreur. Jamais il ne les regardait sans avoir les mains en rage. Jamais il ne parlait d'elles sans que le fiel ne caresse ses lèvres. L'organisation qui régnait derrière les murs blancs lui arrachait des gémissements. Moi, elles me comblaient de fierté. Il les tenait pour des faiblesses, moi des

réussites. Il les haïssait parce qu'il haïssait notre monde. Et elles ces cités fières et brillantes, le haïssaient en retour. Il n'avait pas envie de pénétrer dans les enceintes blanches et elles n'avaient pas envie de lui.

Fidèle à son rôle.

Et moi fidèle au mien, je crois, en les admirant et les craignant. Je faisais ce que je devais faire. Je savais que les cobras des palais n'hésiteraient pas à me mordre, me réduisant en un silence que je ne pouvais tolérer.

Pourquoi ?

Je ne sais pas. J'ai oublié.

Plus tard.

Le son des pas régulier reconforte. Pieds nus sur sol froid, étrange sensation, indolore presque apaisante. Le vent n'attaque plus les chairs, sa lame est émoussée, par les murs détruites. Entre deux pas un bruit explose dans le vide, une nuée grise noie une rue voisine. Une rue s'effondre, un toit tombe, une maison

disparaît enterrée sous sa propre masse. A coté de la dépouille un immeuble vacille, tangué comme un bateau dans une tempête. Qui a bâti cette ville avant qu'elle ne fût ruine ? Dangereux tango entre l'immeuble et le vent. Une réponse ; le chaos. Cette ville ne fut jamais autre que ruine, érigée par le chaos, au creux du néant, quelque part dans Ici.

Bien.

Une seconde entrapercevoir une silhouette, la voir s'évanouir, sombre dans ses ténèbres.

## *XII*

Lente et pernicieuse brûlure acide qui coule le long de la gorge, agression de la trachée. Se lever et marcher, la ritournelle de la soif en tête raisonnant comme un requiem.

Cherche et tu trouveras.

Dans les cités brillantes l'eau jaillissait d'une tuyauterie aseptisée, parfaite, sans impuretés. Bien précieux, elle n'était pas rare. Elle était

partout. Cascades sur des murs de marbre recréés, fontaines toujours plus grandioses, bains parfumés, en permanence, remplis et vides. Partout il y avait de l'eau, elle était partout l'eau. Et tous s'en moquaient, tous passaient sans la voir. Quoi de plus banal ? Oui quoi de plus banal qu'une armée de lions rugissants des torrents clairs ? Essentielle à la vie, essentielle à la décoration, nul ne la voyait.

Sauf un.

Lui. Lui il la voyait, il la contemplait. Lui s'insurgeait. Il aimait les courbes que l'air dessinait sur sa surface. Il aimait son chant, doux et violent, toujours surprenant. Il adorait sa vivacité, son art d'envahir tout. Et toujours il hurlait. Devant les fontaines et les bains, les carafes remplies et vidées sans qu'un seul verre n'en fût bu, il hurlait. Au scandale, à la trahison, à l'assassinat. Sans cesse, au cœur de la nuit ou au premières lacérations rouges du ciel, il hurlait.

*Et toi ? Toi tu ne dis rien, tu ne fais rien.  
L'idée même d'avoir une idée ne t'as pas*

*touché, oses me dire le contraire ! Tu es comme eux sur ce point. Tu ne comprends pas !*

J'avais soif, je buvais. L'eau était mon quotidien, comme tous j'avais oublié jusqu'à sa présence. Elle était là quand j'en avais besoin, ce n'était que de l'eau, elle était immortelle. Maintenant, j'ai soif.

Cherche et tu trouveras.

Seul dans les ruines, les yeux se promènent de vestige en vestige. Il n'y a rien. Rien de plus que les cadavres en décomposition de bâtiments, et les routes lépreuses. Comme le survivant de l'apocalypse fuyant les damnés ou le colon sur les terres de l'infortune rechercher de quoi persister à être. Les pas courageux, la démarche téméraire ne rien craindre, ne rien redouter. Ni les croisements ténébreux, ni les rôles indéterminés de corps qui le sont tout autant. La peur n'est plus, seule la soif est. Et au détour d'une rue, une lumière explose, le cœur, le centre. Il ne bat plus, mais il brille encore dans son écrin d'incendie rouge.

Va.

Les rues peu à peu renaissent, lisses et droites. Les bâtiments peu à peu arborent plus facilement leur arrogantes façades. La lumière se répand de toutes parts. Elle déchire l'obscurité comme le fauve l'imprudente gazelle. Décor humain pour seul acteur le vide. Les fenêtres ne sont que des bouches sombres ne respirant que des flammes. Les portes, des trous béants ouvrant sur des murs de feu et de nuit. Nuances brunes, rouges. Nuances sanguines. Et le vent porte une étrange mélodie, plainte familière et singulière, presque oubliée. Elle progresse légère par touches. L'eau. Le bruit de l'eau. Le chant de sa rencontre avec le marbre. Dans les iris hurle la convoitise, brûle le désir puissant d'embrasser son non-goût, de s'inonder de ce rappel d'avant. Non loin, une fontaine.

Bientôt.

Aller avec le son. Croisement à gauche, croisement à droite, marcher en suivant une avenue, longer les murs d'une maison agonisante. Là, enfin, les trouver. Sur une

place encerclée de vaniteux immeubles presque intacte, une dizaine de fontaines. Trésor de statues de marbre, anges aux ailes ouvertes, cavalières montant des licornes, sphinx et griffons. Se précipiter vers la première l'envie pressant le cœur, l'envie assassinant le cœur. Une seconde admirer les chimères qui se font face aux pieds d'un cerbères rageur, leurs bouches monstrueuses crachent une eau rougie par le ballet des incendies. Miracle.

Et le poison ne se voit pas.

Ne pas penser, plonger la tête entière dans le bassin. Boire à grandes gorgées, boire à même les jets. Elle est fraîche, elle est pure, elle emplit l'être de sa vigueur.

Comme avant.

Non. Avant ce n'était que de l'eau, et ce n'était que boire. Maintenant c'est sentir chaque goutte glisser contre la trachée. Maintenant c'est sentir la pureté couler le long du corps, noyer chaque cellule. Ce n'est plus boire, ce n'est plus de l'eau. C'est se sentir vivant, sentir

la vie. Ce n'est plus de l'eau, c'est la vie elle même !

Brave petit poète.

### *XIII*

« Il venait me voir, j'étais l'étoile des grands.  
Toute vêtue de soir, il venait en rampant.  
Il pleurait en me baisant.  
Ami fidèle de leur peaux cruelles.  
Vendue à la fureur de la rage humaine »

Les mots transpercent, déchirent le vide des faux rêves. Sur la musique des crépitements ils dansent les mots, comme les bacchantes dans le cortège du dieu ivre, portés par la fougue et le vin. Ils ne sont pas inconnus, ils sont trop faibles évoqués. Lever les yeux vers le ciel opaque et écouter.

« A leur griffure, des sourires  
A leur blessure des mots doux.  
Comment en vouloir à ceux qui de la folie  
embrassèrent le goût ?



Comment en vouloir à ceux qui se refusaient à mourir ? »

Le chant prend en force, il devient puissant. Il envahit les airs pareil à la peur, ami des tambours de guerre. Les syllabes implorent dans les flammes et les ombres rouges. Se recroqueviller, devenir invisible derrière le cerbère et ses chimères. Mais écouter mélodie, la sombre mélodie, en boire les aléas, les oreilles aux aguets, les tympanes frénétiques.

« Ils étaient beaux dans leur uniforme de rage.  
Loin des anges d'argent et de marbre.  
J'aimais, oh diable j'adorais leurs sabres.  
Plus glorieux que les vicieux sages. »

La voix est sans plis, sans rides, lisse. Fatigue et douleur deux ténébreuses inconnues pour elle. Joie et remords, des mots à dire plus qu'à ressentir. Les inflexions sont neutres, froides, les sentiments s'y heurtent, sang sur glace. Les mots sont prononcés, jetés, lourds mais sans chaleurs, ordres de générale.

« Et dans mes entrailles apparut la vie.  
Et de ma vie, moi fille de nuit, il en était fini.

Je les ai alors haïs, ces monstres odieux.  
Ils sont fiers du blason argent et honorent ce  
faux-dieu. »

Tourmente. Les mots se mêlent, s'entremêlent,  
se déchirent, s'enlacent. Voir se dessiner le  
sens des paroles données au vent et aux  
crépitements. Sentir le poids qu'elles portent,  
le poids étouffant. Mais ne pas comprendre, ne  
pas réussir à les comprendre ces mots.

« Ce ne sont que des pions, des pions armés.  
Sur leur route ils ne font que décimer et  
damner.  
Ma fureur était grande, moi fille de rien.  
Engrossée par un de ces chiens »

Ne plus résister, se lever, se redresser.

Fou.

Pourquoi ? A la source pour comprendre, je  
dois comprendre. Rester pétrifié dans la peur  
n'apporte rien. Je le sais. Quel danger peut-il y  
avoir dans ce cadavre de ville ? Quel danger  
dans le courant des paroles ? Jeter son regard  
sur l'horizon et, là, voir. Silhouette sombre

assise sur le bord d'un bassin, gracieuse et évanescence.

« De plaisir je regrette de les avoir couverts.  
Eux adorent la robe de vert.  
Que puis-je faire pour racheter ma dette ?  
Envers ceux qui ont perdu la tête ? »

Mots plus violents, plus brutaux. Ils claquent dans l'esprit, ils sont fouets contre la peau, meurtrissant le vide de la mémoire. Se rapprocher du mystère chantant. Quoi se rappeler ? Comment se rappeler ? La musique se brise, le silence s'empare de l'espace. Les flammes elles-mêmes semblent se taire. Et il retentit, le cri, plus grandiose que celui des harpies.

« Brûlez ! Je le dis tous brûlez ! »

Chair ravagée par les vers, crâne à moitié apparent. Des yeux d'azur pur me fixent, lanternes humaines d'un cadavre déjà enseveli dans son linceul noir. Des mains moisies qui caressent une chevelure blonde, malade. Des hanches brisées, les veines à nu. Un reste de femme. Sa bouche s'ouvre, bouche de

ténèbres, et la voix pure vibre dans les airs. Le cadavre reprend son chant.

« Quand ils arrivaient aux portes des cités  
j'attendais.  
Fière de pouvoir donner à leur corps répit.  
J'étais heureuse aux plus profonds creux de la nuit.  
Quand ils arrivaient, fière, je les attendais.  
Fière comme eux du blason argent et vert.  
Je les pensais courageux forts et braves.  
Je les invitais à boire dans mon verre.  
Dans mon bain pour que leurs pieds je lave.  
Mais de l'un j'eus cadeau de misère »

La main décharnée attrape le bras, je sens les os glisser sur ma peau, je sens la mort caresser ma vie.

Pris au piège ?

Pris au piège, je le suis. Otage des yeux bleus, otage du corps déjà pourri.

« Savez-vous ce que fit l'homme de son sabre ?  
Il le mit sous ma gorge et dit d'une voix atone

Parle, et tu seras pendue à l'arbre »

Sur le vestige de poitrine un emblème  
érotique, offrande aux luxures de la vie.  
Dernière emprunte de plaisir face aux  
tourments d'Ici.

« L'enfant vit le jour au mois de juin.  
Il le quitta le même mois  
La rivière le porta en son sein  
Et moi je fus pendu comme le veut la loi »

Les yeux se voilent, l'ombre avale l'azur. Les  
derniers cheveux tombent épars, épuisés.

« Souvenez-vous-le »

La phrase meurt et la vieille prostituée  
s'effondre terrassée par les larmes qu'elle n'a  
pas versé. Un mort de plus. Les morts  
s'entassent Ici. Les carcasses d'étoiles qui n'ont  
jamais brillé font le sol d'Ici. Un oublié de  
plus.

## XIV

Elle n'est plus, à jamais disparue, absorbée par Ici. Morte comme elle a vécu, sous les regards de mépris. Vulgaire catin.

Mère infanticide.

Ce n'est pas elle qui a tué. Quand elle offrit l'enfant à la rivière, quand elle rendit la vie au néant. Ce n'était pas elle. C'est le monde qui a tué, mon monde.

*Tu ne vois que les marbres lisses et les tableaux d'or fin. Tu ne vois rien. Je te comprends. Mais tu applaudis sans savoir, tu murmures sans entendre.*

Il avait raison, je ne savais pas. J'allais avec des oeillères, cheval de course propulsé sur une longue ligne droite. Je ne connaissais rien de la réalité. Au détour d'un gris, sale et froid, je la devinais. Je refusais d'offrir à mes yeux un tel spectacle. La misère.

Vraiment ?

J'ignorais tout des drames. J'ignorais tout des vies aux destins parâtres, et des marâtres qui brûlaient les corps d'enfants sans vie. J'étais ignare des malheurs.

Assez ! Assez de mensonges !

Mes yeux ne connaissaient pas les images de douleur, mon visage ne se déformait jamais à la vue de sombres ravages.

Crache-toi la vérité à la face !

Mes oreilles des chants de misère ignoraient le nom et le goût, aussi chastes des ténèbres que la nonne des amants.

Défigure ton masque !

Je ne savais rien. Non. Je savais tout. Mes iris et mes tympanes étaient des puits béants aux aguets, à la recherche d'une rumeur de souffrance. Je n'ignorais rien de la vie. Rien. Il ne devait pas le savoir, lui, l'autre. Il ne devait pas. Sinon...

Sinon ?

Je ne sais plus.

« *Fier comme eux du blason argent et vert* »

L'ignorance s'empare des veines et du cœur. De nouveau elle empoisonne chaque pensée et emprisonne chaque idée. Carcan inviolable de doute, fléau ardent, elle plonge l'être tout entier dans le plus froid des vides.

Marche.

Mécaniquement s'éloigner des fontaines à l'eau claire. Avancer, guidé par le chant des flammes. Aller là où la symphonie se fait comptine moins menaçante, là où les chœurs brûlants ne sont que des murmures timides. Quitter la catin dissipée. Ici n'est que cendres, il ne faut pas s'attarder. Une nouvelle étoile déchire le manteau opaque du ciel. Une nouvelle étoile chute sur le sol sombre, là-bas, dans le désert. Elle ne brillera jamais.

*Avec les dents, je leur ouvrirai les veines, avec les dents.*



Son rire. Son rire était pur. Il coulait contre les murs, glissait sur la peau. Il rayonnait son rire, pur et sombre, toujours porté par les ténèbres, toujours invoqué par les bas-instincts. Il riait des horreurs. Jamais il ne pleurait, toujours il riait, pour garder espoir. Et ce rire, je crois, me charmait, m'amusait autant qu'il me pétrifiait.

*Avec les dents, je te le dis, tous autant qu'ils sont, armes à la main. Pires que les robes qui défilent, plus sauvages et moins lâches.*

Explosion.

Une guerre. Noyé dans une guerre. Je me souviens des paroles étouffées, des peurs et des hésitations qui rampaient dans les conversations et les silences. Soldats en ordre, milices rageuses. Qui se battait ? Contre qui, pour qui ? Ennemis assassins, bourreaux héros. L'étaient-ils vraiment ? Lui et moi, battions-nous seulement ensemble ? Incertitude.

*Le Blason, le Blason, toujours tout pour le Blason.*

Je le vois. Il est grand. Le Blason. Je le vois. Rose couleur d'émeraude sur un champ d'argent. Et au cœur de la précieuse fleur, fier et majestueux, sadique et altier, un aigle de nuit. Je m'en souviens. Il hantait mon regard et mes passions. Le Blason.

Attention.

Un grondement rugit, la terre tremble. Les bâtiments tanguent et s'écroulent. Dans un hurlement monstrueux la terre s'étire puis s'efface dans une profonde, trop profonde, cicatrice. Gouffre obscur cerné de ruines. Il aura suffi d'une seconde, d'une vulgaire et misérable seconde devenue toute-puissance. Seul un édifice est encore droit, stable, survivant de l'hécatombe de pierres, arrogant sur ses fondations solides. Monument de marbre, il attire. Particulier sentiment.

Va. Vite.

Le danger est partout. A chaque expiration la terre menace de s'ouvrir de nouveau dans un râle lugubre, digne d'un vieux corps malade. A chaque seconde le sol menace de se dérober

offrant une inquiétante plongée dans les abysses d'Ici. A quoi ressemblent-elles ces abysses ? Ne pas vouloir le savoir. Lucide se diriger d'un pas ferme vers le seul lieu sûr. Paradis de fortune, léché tendrement par les flammes que la toux terrestre n'a pas tues.

Souviens-toi.

Deux flèches grandioses s'élèvent vers le ciel lourd, deux flèches qui déchirent l'air de leur impassible solidité. Poignards de marbre travaillés, indifférents au chaos, indifférents aux décombres. Entre eux, une bouche d'ombre, hypnotisante, attirante, ouverte sur un corps de pierre au repos. Beauté. Sombre et dérangement beauté.

Le temps manque.

Se ruer poursuivi par la peur dans la bouche aux lèvres sculptées. Sans aucune crainte, confiance inexplicable, ésotérique. S'offrir sans retenue aux ténèbres absolues. Devenir aveugle. Ne pas pouvoir bouger, ne plus oser bouger, paralysé par la nuit. Regretter les flammes, leur couleur et leur chant. Plus que le

silence et l'ombre. Tout est mort. Il n'y a que la mort pour enfantin pareil écrin de vide, de rien. Il n'y a que la mort enfantin pareil mausolée pour la vie. Faire un pas, chétif, craintif. Et les pupilles béantes inondées de nuit, écouter. Ecouter le bruit défier le vide, l'entendre édifier patiemment une cathédrale de syllabes. Milles copies fantomatiques. Cacophonie structurée. Assommé par l'orage de sons, s'effondrer sur le sol dur, et froid. Chuter. En soi tomber.

## XV

Bercé par la respiration qui s'éloigne et revient, meurt lentement et renaît subitement. Rythme monotone et rassurant. S'éveiller. Aucun autre bruit. Rien que le doux murmure des poumons dans les ténèbres. Et le froid, le froid menaçant.

Debout. Avance.

Le corps et l'esprit gorgé d'un courage nouveau obéir à l'injonction. Dans la masse compacte de l'obscurité deviner quelques formes,

visibles autant que trop vagues pour guider.  
Avancer à tâtons, mais avancer.

*Je ne te comprends pas. J'ai essayé souvent,  
toujours j'ai échoué. Je ne te comprends pas.*

Les pieds sur le marbre marquent une étrange cadence, sage en pèlerinage. Elle raisonne comme un compte à rebours à la pernicieuse issue.

*De la lâcheté ? C'est ce que j'ai pensé. Mais je me trompais, je le sais.*

Des colonnes se dessinent, plantées dans la pierre, forêt polie et inerte. Des arbres immobiles dont les cimes sont invisibles aux iris.

*De la folie alors ? De toutes les folies humaines celle-ci est la plus ridicule, et tu n'es pas fou.*

Enfin de la lumière déchire le manteau noir. Elle se répand violacée par des vestiges de rideaux, ponctuant les ténèbres de symboliques virgules. Instant de tendresse.

*Par éducation, acte mécanique, sans pensée ni goût ? Non. Tes yeux brûlent.*

Le corps porté par un geste mille fois répété. Pas après pas s'approcher du cœur absolu de l'édifice de pierres glaciales. Oublier les questions, et oublier la peur.

*Je ne comprends pas.*

S'arrêter. Regarder. Contempler le vide et les nappes de lumières fragiles. Plus de doute. Plus de crainte. Paix. Seconde suspendue, éthérée, volée à Ici.

*Et tout cela m'échappe.*

Le voir. Imposant assis sur son trône, son regard paternel semble défier l'éternel. Le voir. Son visage sculpté dans la pierre raisonne comme une promesse sereine, une menace toute-puissante. Les souvenirs restent muets. Sentir le malaise de l'ignorance s'abattre, sentir le parfum de l'oubli caresser l'esprit.

Concentre-toi.

Lutter contre le néant, dévoreur de pensées.  
Lutter pour ramener le passé à la conscience.  
S'acharner avec toute la vigueur de l'âme,  
s'acharner pour se souvenir.

Prière et église.

Dieu. Etre en face de dieu. Se perdre dans  
l'admiration de son corps de sage éphèbe, se  
noyer dans son regard de marbre. Dieu. Son  
nom envahit, dévaste les certitudes autant qu'il  
évanouit les questions. Vague de vide que rien  
ne saurait endiguer, voilà ce qu'est son nom.  
Dieu, sentiment innommable, absolument  
innommable.

*Ils l'appellent dieu, ce sont des esclaves, des  
chiens. Pourquoi t'enchaînes-tu ? Folie.*

Il ne croyait pas.

Oui, il ne croyait pas. Il méprisait ceux qui  
croyaient. Pour dieu, il n'était que rage et  
haine. Dieu, le mal absolu pour lui. Il ne  
comprenait simplement pas.

Toi, toi tu comprenais.

Moi je savais. Je savais ce qu'était dieu. Le dieu réel, celui que l'on trouve dans les discours des hommes n'est qu'une image trahie. Je connaissais son nom et sa voix. Toujours il confondait dieu et le dieu pantin des hommes. Il ne voyait que le dieu des manipulateurs. Dieu est autre. Inhumain car trop pur, trop vrai.

Et qui manipulait qui ?

Je ne sais pas. Je ne sais plus.

Croyais-tu ? Crois-tu ?

Doute fulgurant, lame brûlante. Les sentiments se font assassins. Ouragan. Fermer les yeux une seconde. Les ouvrir. Et malgré tout croire encore. Croire au supérieur, croire que tout a un sens, une direction. Croire que rien n'est fini, que le chaos n'est pas. Pour cela croire, encore, plus que jamais. Croire.



## XVI

Des grincements, des grognements. Des bruits ténus qui rampent pour mieux effrayer. Des grattements, des raclements. Des sons menaçants qui venins s'emparent du silence. Des couinements, des pincements. De sombres cliquetis qui piquent les muscles et l'esprit. Un bruit lourd. Comprendre.

Pressé de mourir ?

Se jeter à l'aveuglette sur un morceau de mur où se devine une porte. Se ruer vers l'extérieur, les sens aux aguets, les iris hyperactifs et les tympanes plus attentifs que l'araignée sur sa toile. Découvrir. Tout n'est plus que flammes affamées et pleines de rage.

Enfer. Ne tremble pas.

Elle lèchent, folles, chaque parcelle de pierre et de bois. Elles dansent, catins, sur chaque toit. Le ciel lui-même n'est plus qu'un monochrome de rouge profond. Un-à-un les immeubles s'effondrent abattus par les langues

pernicieuses. Puissante symphonie. Partout les brasiers chantent le nom de leur gloire. Perdre tout repère. L'horizon simple longue vague vêtue d'écarlate. Lame de feu qui attend de pouvoir trancher le fou qui oserait l'affronter. Submergé réprimer une subite envie de s'effondrer et d'attendre. Attendre qu'une flamme embrasse la peau, attendre qu'une des lourdes flèches décident de mourir. Rejeter la passivité et la lâcheté, et courir, animé d'une effrayante pulsion de vie. S'offrir à l'incendie.

Regarde autour de toi.

Les routes se fendillent victimes de la morsure du feu. Les façades tombent, frontons premiers. Les rares vitres explosent. Les ruines fantômes s'animent d'une nouvelle vie ; la vie de la destruction. Les maisons deviennent des visages hurlants dont les yeux et les bouches ne crachent que des volutes rouges. Pour la première fois savourer la solitude. Aucun hurlement, aucun pleur, et aucune plainte. Admirer les chorégraphies complexes et les ballets savants sans la pollution des cadavres noircis, sans la puanteur des chairs calcinées. L'homme sans parfum pue, même dans la

mort. Admirer seul le spectacle, raffiné, des flammes.

Pourtant.

Etre conscient qu'elles ont pour combustible la mort elle-même, les cendres des fœtus d'étoiles. Ce sont les cendres des hommes morts qui nourrissent le magistral brasier.

Plus vite !

Poussé par la peur d'être dévorer, redoubler d'effort. Refuser de s'avouer vaincu face à l'étau rouge. Refuser de devenir un vulgaire être passif attendant que le grand noir lui offre son second et dernier baiser. Courir. Courir comme un soldat en terre ennemie, pris entre deux rafales. Etre un tigre en chasse ou un cheval en charge. Les bâtiments agonisants défilent devant les pupilles toujours plus avides, leur cris résonnent à des oreilles toujours plus assoiffées.

C'est ce qu'il voulait.

En cendres. C'est comme cela qu'il désirait voir les grandes cités, en cendres, réduites à rien. Les audacieuses figures de style architecturales, des tas de gravats fumants. Les tours de marbre, des sépultures de poussière. Les fontaines toujours plus extravagantes, des déserts arides. Cette vision était son tableau préféré. Mais que faisait-il des hommes ? S'accommodait-il des odeurs âcres des chairs brûlées ? S'accommodait-il des hurlements s'élevant des corps maculés de flammes ? Les humains devenus braise remuant encore par la force de la douleur, hantaient-ils ses pupilles ? Les voyait-il seulement toutes ces images, réalité de son fantasme ? Il les ignorait je crois.

*Ma cause est grande, ma cause est juste.*

Il était prêt-à-tout, j'avais ordre de ne pas l'oublier.

Mur de feu.

Les iris soudain paniquent. Où aller dans ce labyrinthe enflammé ? Gauche, rien, une route barrée par des vestiges. Droite rien d'autre qu'un corridor mortel d'incendie. Rebrousser

chemin. Droite, gauche, encore à droite, revenir en arrière. Accélérer, ralentir. Tourner en rond, lapin dans sa cage. La frénésie naît, les yeux se perdent. Avoir peur. Peur de ne pas survivre à l'assaut couleur rubis, peur de devenir une bûche du brasier. Peur de mourir en lui.

Sois attentif.

Ne rien voir.

Le ciel.

Scruter l'immensité sombre devenue rouge. La parcourir d'un œil inquiet, cherchant un signe, une imperfection, un rien autant qu'une oasis auquel se raccrocher. Rien. Ne rien voir. Rien de plus que son vide et un fœtus d'étoile qui le déchire de sa course brûlante.

Regarde bien, regarde mieux.

Le suivre dans sa chute sur la terre d'horreur d'Ici. Il disparaît et plus loin réapparaît. Un clignotement. Comprendre. Comprendre et voir des formes qui se laissent deviner. Un

dôme imposant que les flammes n'ont pas mordu domine l'horizon. Il est là secret et pourtant inévitable.

Rejoins-le. Vite.

Réconforté, se lancer de nouveau dans les flammes. Se jeter dans le feu sans certitude mais avec un objectif ; atteindre la masse préservée, l'atteindre le plus vite possible. Mais après ? Une fois au dôme que faire ? Refouler la question, courir. Courir peut-être la dernière course de sa vie. Courir pour sa survie. Et rien de plus.

## *XVII*

Géométrie parfaite, mathématique beauté. Tout n'est que lignes parallèles, sécantes et perpendiculaires. Triangles équilatéraux, isocèles, rectangles. Cercles et demi-cercles. Démonstration de génie humain. Démonstration adroite, arrogante, d'architecture maîtrisée. Les flammes dansent autour du marbre noir, mais jamais elles n'approchent les arrêtes rigoureuses de la

structure. Elles respectent son autorité. Parfois quelques flammèches devenues folles se jettent à l'assaut d'une colonne, elle meurent alors comme elles sont nées, dans un soupir inaudible et invisible. Engendrée par le rien, elles retournent au néant, tuées par la géométrie glaciale.

Va.

D'un pas tranquille qui ne souffre ni d'inquiétude, ni d'excitation, rentrer dans le corps de pierre. Pénétrer à l'intérieur comme on pénètre dans un temple depuis des siècles oublié, depuis des siècles offert à l'empire des poussières. Ici, pas de poussières. Il n'y a que le ronronnement des brasiers tout proches et la tendre mélodie des expirations. Aucun autre bruit ne flotte dans l'ombre du silence. Puis ne pas comprendre, partout de la lumière, éblouissante, violente. Elle assassine la nuit, la chasse sans pitié de tout coins et recoins. Elle est omniprésente presque trop claire, presque trop pure. Elle vient de nulle part. Ne pas réussir à comprendre.

Question inutile.

Oui, ce n'est qu'une bizarrerie, un trait de folie de plus au paysage d'Ici. Voilà tout.

Voilà tout. Rien à expliquer.

Elle suinte la lumière, coule le long des murs lisses. Elle les couvre de rideaux flamboyants, de tentures exquises. Elle rampe sur le dallage du sol. Elle flotte dans les airs, naturelle et irrationnelle. Lumière du soleil au zénith, sans soleil.

Avance.

L'espace est vaste, ouvert. Les murs n'écrasent pas, et des colonnes forment l'horizon. Parfois de longs draps pourpres volent entre deux arbres de marbre. Ils tanguent au rythme d'une légère brise. Alors que dehors la cité n'est qu'un cadavre dont les flammes sont les vers, ici le temps semble s'être suspendu à l'heure de la splendeur. Aucune trace de poussière, mais aucune trace de vie. Le cœur léger errer dans les couloirs illuminés, se perdre entre les tentures soyeuses. Boire aussi. Boire l'eau claire, miraculeuse, jaillissante de quelques bassins aux formes harmonieuses. Ne pas



boire en animal, boire en homme ; le cristal  
contre les lèvres. Goûter le temps d'un instant  
les plaisirs simples d'avant. S'enfoncer l'esprit  
libre de toute inquiétude dans le monstre de  
pierre géométriquement taillées,  
mathématiquement alignées.

Et pourtant.

Par instants brefs, trop courts pour perturber,  
une ombre. Une ombre vicieuse, pernicieuse,  
semble se moquer de la lumière. Elle semble  
s'agiter, glaciale annonciatrice de tragédie de  
sang.

Et pourtant.

Par laps de temps insignifiants, trop discrets  
pour faire naître suspicion, la température  
chute. Toute chaleur semble désertier les sols,  
les murs et les plafonds. Parfois chaque pierre  
semble vouloir devenir glace.

Et pourtant.

Au détour d'une porte ouverte, d'une cour  
intérieure, entendre un bruit trop inaudible

pour être écouté, trop inaudible pour déranger.  
Un bruit d'horreur, le chant de l'agonie. Un  
bruit de souillure, le chant de la torture.

Sans effets.

Insensible aux perturbations continuer le pas  
léger, le port droit, l'allure nonchalante.  
Insensible à la silhouette, la chaleur, et la voix  
du danger, aller promeneur insouciant sous les  
ogives. Ne douter de la bienveillance de rien.  
L'eau est pure, la pierre solide, les coins clairs.  
Ne douter de rien et oublier la folie assassine  
d'Ici. Les couloirs s'enchaînent, s'enlacent. Les  
pièces se suivent, se dévoilent. L'incendie  
semble être loin, le mirage d'un autre rêve.  
Jamais se heurter à l'impossibilité de  
poursuivre son chemin, jamais se heurter à  
l'affront d'une porte close. Aller en âme libre.

Là.

Un long couloir, s'enfoncer dans un long  
couloir. Aucune oppression. Sur chaque mur à  
distance égale les uns des autres, des portraits.  
Des hommes vêtus d'habits similaires,  
uniformes de prestige et d'élégance. Tous la

même écharpe au cou. Tous dans la même position, assis ou debouts. Au bas de chaque tableau deux armoiries ; rouge, clefs d'or et griffon sombre et, plus massif, argent et rose d'émeraude. Eclair de lucidité. Les portraits représentent les maîtres du lieu. Du premier, au dernier. Tous morts.

Et ce lieu est ?

La lumière réconfortante devient malade. Partout naissent des ombres aux rictus menaçants, fielleux, dangereux. Le silence n'est plus qu'une masse asphyxiante. Froid absolu.

Ce lieu est ?

Lieu de tous les dangers, prison de tous les danger. La mort rampe sur les dalles, elle se cache derrière les tentures, elle glisse sur les murs. Ce lieu est le palais central de la cité, siège du pouvoir et des assassins. Ce lieu régit la vie autant qu'il ordonne la mort. Je n'ai rien à faire là. Je ne veux pas mourir là.

Pars.

De nouveau frappé par l'inquiétude, traverser à toute vitesse la galerie des portraits maudits. Leurs yeux semblent suivre les jambes. Leurs bouches semblent se tordre en de sauvages grimaces. Nouvelle moquerie d'Ici ?

Et eux ?

Eux ce sont les maîtres du palais. Les maîtres de tout ce qui entoure le palais. Ils dominent la vie, comme ils dominent la mort. Ils ordonnent tout. Eux ce sont les maîtres de la cité. Eux ce sont les ennemis.

*Ils sont vicieux, tu le sais mieux que moi. Avec eux eau devient poison, viandes guillotines. Ils veulent et aiment montrer leur pouvoir. Prêts-à-tout pour cela. Tu le sais mieux que moi.*

Un jour le poison tue l'un d'eux. Longue vie au suivant. Ils ont souvent la vie courte ces maîtres. Et moi je n'allais jamais donner la patte. J'étais un danger pour eux, et eux pour moi.

Silence écoute.

Chat, monter un impressionnant escalier à double hélice. Laisser derrière soi les visages des princes machiavéliques. Sans faire un bruit, les tympanes vigilants, chercher le son, guetter son avènement. A chaque marche il devient plus facile à entendre. A chaque marche il devient plus clair, plus audible. Un râle, un soupir. Un bruit de chute, un claquement, et

« A l'aide ! »

Un cri.

Va.

## *XVIII*

Il raisonne, il se répercute contre les murs, le cri. Il explose sous les voûtes décorées du second étage. Cette voix plus tout à fait humaine hurle parmi les meubles coulés en argent et les statues de porcelaine fine. Chaque syllabe éclate comme une bombe, des flèches qui ont pour but de briser l'esprit.

Il est ton guide.

« Je vous en supplie ! »

Il retentit toujours plus fort, explose dans les tympans. Navigue entre douleur et rage, la rage du mourant. Le suivre, le suivre aveuglément. Avancer, sans vraiment oser respirer. Avancer sans vraiment oser regarder.

« Je ne veux pas disparaître »

Une supplique prononcée par les restes agonisants d'une vie humaine. Ou peut-être par un enfant d'Ici ? Peut-être qu'entre les commodes ornées de pierres précieuses se trouve un piège ? Peut-être que dans un cabinet d'étude ou un petit salon de jeu, se cache prêt à bondir, tous maléfices dehors un monstre fils d'Ici ? Le pas devient lent, les yeux se jettent sur tous les objets. La peur. Le retour de la peur.

Ne tremble pas.

Craquements des boiseries, chant de l'air dans les lustres, chaque son arrache à l'âme un

frisson de terreur. Rien ne pourrait faire taire l'extrême inquiétude qui, venin sans comparable, glisse dans les veines. Peur à l'état le plus pur, elle paralyse toute pensée, elle les condamne au pessimisme. Elle enracine les jambes au sol, et lie les bras au corps. Peur dangereuse, peur vicieuse.

« Je vous en prie, les flammes »

Ne pense pas, suis-la.

Les yeux devenus chiens fous, s'en remettre à cet ersatz de voix. S'en remettre tout entier à ces quelques syllabes, mots sans visages. Les suivre en espérant trouver. En espérant rien, en redoutant tout. Dans l'esprit plus aucune phrase. Il n'y a que la voix suppliciée qui tourne, serpent se mordant la queue. Toujours les mêmes intonations qui reviennent à la mémoire à chaque pas. Les mêmes inflexions souffreteuses, pleine d'une viscérale agonie. Réentendre la plainte mourante à chaque pas. Elle hante, habite, de toute sa cruelle horreur l'âme. A la recherche d'un regard promesse de mort les yeux ne s'attardent sur rien, ni sur les fauteuils brodés d'or, ni sur les coupes

merveilles de verre. Ils voient tout, mais ne regardent rien. Ils redoutent de devoir regarder quelque-chose.

Continue sans faiblir.

S'orienter entre les couloirs et les pièces avec la plainte. Chercher avidement son épïcêtre. Le chercher comme un aigle affamé. Mètre après mètre se poser la même question ; d'où provient-il ? Mètre après mètres obtenir la même réponse ; tout droit. Se perdre dans un long couloir pour le trouver. Illusion d'un corridor infini, d'un monde réduit à lui. Un couloir commençant à l'alpha, se terminant à l'oméga. Ne plus rien voir. Nuit totale. Poursuivre en aveugle.

« Je ne veux pas vous entendre. Laissez-moi. Laissez-moi ! »

Remarquer un détail aussi insignifiant que capital. La voix faite de douleur s'adresse à quelqu'un. Elle parle. Elle ne parle pas pour le néant. Elle attend des réponses.

Pour savoir suis-la.



« Cessez, je vous en prie, pitié, cessez »

Déchire l'esprit entier, évocation d'un étrange goût.

Avant ?

Avant les gens aussi imploraient pitié. Les condamnés, les traîtres, tombaient à genoux devant le bourreau, redoutant le marteau de la question, le fer de la suspicion. Ils tombaient à genoux et ils pleuraient. Et entre deux sanglots ils hurlaient leurs demandes de pitié.

Et après ?

Après rien. Le marteau tombait, la question était reposée. Encore, et encore, la mort pour seul obstacle. La mort pour seul arbitre de ce jeu sadique. L'aveu lui même n'était qu'une promesse faite à la mort. C'était la justice, le bras armé de la justice.

Arrête.

Les cris sont plus forts, plus proches entre eux et l'oreille il n'y a qu'une porte, massive et

incorrupible. Entrave infranchissable qui signe la fin de la quête. Ils sont maintenant insoutenables les cris, ils sont eux-mêmes une torture. Ne pas bouger. Les iris perdus ne pas savoir quoi faire, le corps statue figée devant une porte imperturbable dans son rôle. Attendre comme un soldat héroïque attend la dernière salve pour tomber, mort, face contre terre. Attendre. Mais attendre quoi.

Ça.

Un lourd tiraillement de fer usé, elle s'ouvre, dévoilant enfin ce qu'elle cachait farouchement. Elle s'ouvre et laisse pénétrer dans le couloir une épaisse lumière gangrénée. Elle s'ouvre sur un tableau malsain. Un homme au sol.

Entre.

Entrer. Aller vers l'homme dont le corps n'est déjà plus humain. En partie décomposé, par endroit calciné, comme rongé de l'intérieur il se tord. Moins homme que forme de chair. Sa tête, amas méconnaissable de peau brûlée et putride, pivote sans s'arrêter dessinant des

cercles parfaits. Ses jambes aux tibias visibles, ses bras aux radius palpables, frappent le sol au rythme de la haine, au rythme du damné.

« Je ne veux pas être cendres. Je ne veux pas ! »

Ne pas réussir à répondre. Ne pas savoir quoi dire à la tête tournante, offrant une seconde des yeux exorbités et une bouche d'encre et l'autre un crâne fracassé.

« Le feu, le feu réduira tout. Le feu créera l'oubli, on m'oubliera. Je ne veux pas devenir rien. »

Problème futile.

*Leur but est simple, devenir immortels, vaincre la mort. Vanité absolue et parfaite. Mais la mort gagne tous les combats, enfin je crois, pas toi ?*

Es-tu comme lui ?

Non, non. Je ne pouvais pas être assez fou pour vouloir l'immortalité. Impossible. Je

désirais autre chose. Vaincre la mort, un défi que je n'avais pas.

« Le feu va m'effacer. Le feu est là. Il est partout »

De vicieuses flammes comme invoquées par les mots du reste de fœtus d'étoile commencent à danser sur ses mains et sur ses pieds. Hypnotisé par le morbide spectacle, la tragédie en cours, remarquer l'écharpe qui protège son cou. Dérangeante impression de déjà-vu. L'écharpe des maîtres de la cité, des maîtres de la vie et de la mort. Elle aussi brûle. Et la salle toute entière commence à brûler à l'unisson avec le cadavre encore hurlant. Comprendre que lui brûle depuis le début, depuis les premières flammes éparses dans les rues. Avec l'incendie, il brûle de l'intérieur, et maintenant c'est la fin. Lui est la cité, la cité est lui. Elle était sa clef pour l'immortalité, elle disparaît, lui aussi.

Derrière.

Se retourner et voir. Voir dans les flammes ce que jamais homme ne souhaite voir, deux iris

clairement dessinées malveillante et malsains. Le regard du véritable roi des lieux. Se retourner et entendre. Entendre la plus terrible des voix, la plus terrifiante, elle est rage et ténèbres, mort et maladie. Elle est infamie.

« Amuse-moi, chose »

## **XIX**

Fuir, se jeter dans les brasiers sans crainte de la brûlure. Partir est la seule chance de survie. Partout les yeux et la voix du fils d'Ici. Ses mots sont encore là, ils violent la mémoire ses mots. Les poutres tombent, les draps succombent. Le feu fait son office. Ici éviter la chute d'un chapiteau, ici enjamber une méridienne rongée par les flammes. Et là, voir du coin de l'oeil, une porte. Une porte grande ouverte sur une possible fuite.

Vite.

Les murs tremblent, se fissurent. Les sols gondolent, s'ouvrent. Les derniers râles d'un bâtiment tout entier. Les droites parfaites

changent de direction, les sécantes ne se coupent plus, les cercles ne sont plus des cercles. Le chaos. La citadelle mathématique plonge dans le chaos.

Plus vite.

Courir pour éviter la morsure empoisonnée. Sauter pour ne pas tomber dans les précipices. Tourner et retourner à toute vitesse pour ne pas disparaître sous le poids d'un plafond. Fuir, fuir de toutes ses forces, fuir et ne pas se retourner. Ne pas vouloir voir. Ne pas avoir le courage de vouloir voir. Refuser d'affronter le cauchemar, espérer lui échapper, espérer réussir.

Le Damnigerulus.

Corps de feu, de rage et de haine. Il est le plus atroce fils d'Ici. Sa langue n'est faite que pour inspirer une confiance perverse. Une confiance pareille à une peine de mort. Toujours le même rituel. Il apparaît dans un brasier, flammes pour habit d'or et de rubis, et il demande ce que le cadavre d'étoile désire. La voix du Damnigerulus est celle des sirènes. Elle

envoûte, endort et nul ne peut lui mentir, ou lui refuser une réponse. Alors le fœtus mort expose son désir, sans aucune réserve. Quand l'enfant du néant a terminé d'écouter, il exécute la demande. Il offre au plaignant ce qu'il veut sans lui dire que c'est la mort qu'il lui offre. Car le *Damnigerulus* n'offre que du poison qui paraît, un instant, rêve. Il n'offre que la souffrance, ange au sourire sadique.

« Tu m'amuses petit rat, viens dans mes bras »

La voix non-humaine fait vaciller les flammes. Elles sont les esclaves des voyelles gutturales, hachées, jetées par le monstre fils d'Ici. Il est leur maître. Il les maîtrise. Lui résister, lui tenir tête. Refuser d'écouter sa voix, l'entendre seulement. Se protéger du poison qu'est sa voix. Elle ne transmet rien de bon.

« Allons. Inutile »

Inutile. Le mot raisonne, explose en un millier d'échos qui tourmentent l'esprit. Inutile. Il sonne comme une apocalypse, il semble être le mot de l'apocalypse. Et si tout était inutile ? Lutter, survivre, encore et encore. Inutile.

Chercher, marcher, courir. Inutile. Si depuis le début, la chute, Ici, les premières interrogations, tout était inutile ? A quoi bon continuer, continuer de croire, de respirer, de fuir ? Inutile.

Un mot, empoisonné, réveille-toi.

Se surprendre comme l'on se surprend encore ivre. Se surprendre le pas lent, l'âme faible, l'oeil éteint. Il lui suffit d'un mot, d'un seul mot pour signer d'une encore de notaire le décret de mort. Il lui suffit d'une simple phrase pour l'appliquer et le rendre irrévocable. Amer réalité. Les yeux se parant des couleurs triomphantes de la détermination, accélérer. Rien n'est inutile. Ni les questions, ni les rencontres, ni les courses. Tout a son utilité pour faire taire l'atroce pourquoi. Il faut survivre pour répondre au pourquoi. Les paroles du monstre sont mensonges. La fuite est possible, la réponse trouvable. Continuer n'est pas inutile.

Attention.



Le sang fait de boue se glace. Plus un bruit, plus un micro son. Le feu est devenu muet. Il est là. C'est lui qui l'a ordonné ce silence absolu. C'est dans le silence que sa voix raisonne le plus, c'est dans le silence que son pouvoir est le plus grand. Il est là, barrant le passage de son corps enflammé. Une flamme vêtue d'iris, ou un homme vêtu de flammes ? Question sans réponse, sans sens. Question vide.

« Je sais ce que tu veux. »

Détourner les yeux, les jeter ailleurs. L'esprit écartelé.

« Je sais qui tu es, je sais tout de toi »

La tension du corps grandit. Il le sent. Son aura de vainqueur se gonfle, elle enfle à mesure que ses mots se répercutent dans l'architecture du silence.

« Il te suffit d'un mot »

Résister, craquer, oser, se rétracter. Tempête dévastatrice d'envies contradictoires. Tempête

laboureuse d'âme. Se mordre la lèvre, fermer les yeux, se concentrer. Ne rien dire.

« Tu m'amuses vermine »

Sentir un sourire malsain le défigurer, sentir sa silhouette couleur rubis se rapprocher. Le danger est trop présent. Le danger est trop proche. Il caresse la peau le danger, et pénètre l'air des poumons.

« Laisse-moi te dire »

Ne pas attendre la fin assassine de la phrase. Dans une pulsion sauter pas une fenêtre ouverte. S'offrir au vide plutôt qu'aux mots pernicious. S'offrir sans réserve, avec une énergie démesurée à la violence du sol. A la violence du retour au sol.

Vite.

Eviter toutes questions, une question une seconde de perdue. Simplement courir au travers le cadavre de la cité, au travers les poussières de splendeur. Aller toujours plus vite. Toujours plus vite. Déjà le rire odieux

glisse dans les oreilles. Fuir. Echapper indemne de l'atroce rencontre. Et les flammes se font rares, les immeubles aussi. Et les rues meurent, des chemins, des sentiers. Puis rien.

Par là.

Comme une illusion, un mirage, un résidu de rêve, la voir. Une porte immense à deux battants jumeaux qui se font face. Comme l'autre. Tout aussi droite, fière et énigmatique que sa sœur. Un cortège de flammes émeraudes la sublime avec tendresse. Elles sont douces, agréables. Il n'y a que la porte, le silence et l'obscurité paisible. Les serpents verts soulignent de leurs robes deux nouveaux tableaux gravés, énigmes du néant.

Et.

Sur le battant de gauche, un homme vêtu d'une simple toge. Humble. Son visage est lisse plein de la fraîcheur de la jeunesse mais ses yeux brûlent de peur et d'envie. Derrière lui s'étend une ville aux allures prospères. Elle est sans prétention, se suffisant à elle-même. L'homme lui tourne le dos. Dans sa main droite il tient

les clefs, dans sa main gauche il tient le globe.  
Qui est-il ?

Et.

Sur le battant de droite, un homme vêtu d'atours complexes, fourrures et diamants. Son visage n'est que rides pleines de l'horreur qui ronge certains hommes. Elles ne sont pas signes de sagesse. Ses yeux ne sont qu'ambition. Derrière lui un tas de ruines fumant. Il lui tourne le dos. Dans sa main droite il tient une explosion, dans sa main gauche il serre de simples poussières. Qui est-il ?

Allez.

Par le centre traverser la porte grande ouverte. Et se laisser submerger par les question, par la question, qu'est-ce que tout cela signifie ? La seule véritable question. Ici, les portes, les monstres, les ruines, les gravures. Y a-t-il seulement un sens ?

Souviens-toi.

La guerre, le Blason, les cités. Les écharpes, les poisons, les tableaux.

*Je vais te dire, ils ne font ça que pour l'immortalité. C'est l'immortalité qu'ils veulent, et plus particulièrement, lui. Peu importe le reste. Peu importent les morts. Les gens meurent pour l'immortalité, pour son immortalité. Ironique non ? Mourir pour rendre quelqu'un immortel. Il l'est déjà lui, immortel. Les palais bâtis dans le sang, l'ont rendu immortel. Lui le maître de tout, vouloir défier la mort. Idiots ! Tous ! Dépêche-toi maintenant, nous sommes en retard. L'immortalité peu attendre lui j'en doute.*

## XX

*Debout, allez, debout. Lève-toi ! Ou nous allons être en retard, enfin tu vas être en retard.*

Debout.

Ouvrir grands les yeux, les iris avides, curieux. Sans étonnement ne rien reconnaître. Plus de

cit   à l'agonie, plus de porte fière, ouverte et sans raison d'être. Plus rien. Retour au désert du néant, au désert de froid du néant. Retour aux compagnons fidèles, vide et solitude. D'une main bestiale torturer la terre, boire à grande gorgée son sang sulfureux, et se lever. Se lever et marcher.

Vers quoi ?

Vers les réponses. Sans réellement savoir pourquoi savoir que quelque part Ici prend fin. Sans savoir pourquoi savoir que les réponses sont sur le chemin de la fin. Savoir que les pas suivent le chemin des réponses, sans savoir pourquoi. Lentement s'approcher de la vérité tant convoitée.

La vérité est là.

Les questions s'envolent dans le silence, aucune réponse ne vient s'enrouler à leurs corps. Elles disparaissent dans les abymes sans avoir goûté aux lumières de la vérité. Elle n'est pas là. Elle se cache la vérité. Elle se dissimule. Comme les regards amoureux, il

faut la gagner, la convaincre de se dévoiler, le temps d'un maigre vertige.

### Hypocrisie.

Il faut se battre pour l'entrevoir. Il faut saigner pour l'approcher. La route est encore longue pour arriver jusqu'à elle. Le baiser de la lumière n'est pas prêt à être cueilli.

Es-tu seulement prêt à le cueillir ?

Oui, sans aucun doute, oui. Mon être tout entier est dévoué à la rencontrer cette lumière. Chaque parcelle de mon âme est une terre labourée attendant son baiser fertile, son accolade cicatrisante. Mes mains se languissent de la toucher, d'enfin la sentir. Mes yeux ont pour seul violent désir de la voir.

Alors prends-la. Mords-la !

Comment saisir quelque-chose d'absent ? Impossible. Elle n'est pas encore là. Pas encore. Peut-être attend-elle derrière des cendres, dans le fond d'une rivière couleur poison, au cœur d'un cadavre à la peau

déchiquetée, pourrie et tannée. Mais elle n'est pas là. Sa simple ombre me fuit encore.

Mensonge.

Trop de questions, trop de clefs possibles pour déverrouiller la porte invisible. L'esprit se noie parmi des lambeaux d'idées. Vaste brouillon sans sens, sans lecture claire possible. Des mots, des bruits, des images. Une seconde. Rien. Tout en même temps. Qui suis-je ?

Trop tôt.

Lucibel ? Et l'autre qui est-il ?

Tu comprendras.

Qu'est-ce que je désirais ?

Que désirais-tu ? Toi, réponds.

Je ne sais plus.

Cueille la vérité.

Epineuse elle m'effraie.



Cueille-la !

*Dire adieu au passé, tu verras, nous serons des statues de marbre admirées.*

L'esprit maintenant saigne. Maintenant l'esprit est meurtri. Elle est violente, trop violente, la vérité.

Chardon, elle est cruelle.

Orgueil. Je n'étais qu'orgueil, je contemplais l'éternité. L'envie dévorait mon âme, ce sont ses dents qui ont poussé mon corps. Maintenant je le sais. J'ai plongé avec lui dans sa folie tête la première car il avait quelque-chose à m'offrir. Rien de plus. Il avait l'immortalité à m'offrir.

Mensonge.

Il me tenta et j'ai succombé. Cupidité. Son projet je m'en moquais, sa tragédie ne m'intéressait pas. Je voulais gagner l'immortalité. Voilà la vérité. Je me servais de lui. Le savait-il ? Non, il s'est servi de moi.

Dans sa pièce j'étais un personnage pilote.  
Pourquoi ?

Chaque chose en son temps.

Marcher. Les yeux ne voient plus que les  
doutes crépitant sur les cendres des certitudes.  
Et l'âme brûle. La cicatrice de la vérité se  
dessine au fer rouge.

Immortel. Orgueil. Vanité.

Je ne voulais pas devenir une ombre que l'on  
oublie sous les chrysanthèmes. Quitte à  
devenir pourriture réalité du vivant, je voulais  
sentir les larmes des hommes abreuver ma  
mémoire. C'est tout ce que je voulais. Je  
n'avais pas peur de la mort. J'avais peur de  
l'oubli. Est-ce un péché de craindre le vide ?  
Lui connaissait ma peur, il la maîtrisait. Et il  
l'a utilisée au profit de son grand-œuvre.

Grand-œuvre ?

Faire un nouveau monde, un monde à son  
image. Ai-je seulement partagé une seconde  
son rêve ? Non. Pourtant je l'ai suivi.

Vanité poison.

Je suis mort empoisonné.

Voilà la vérité.

Vérité marâtre qui crucifie l'être d'un clou irrévocable, inaliénable.

*Fais-moi confiance. Tu le sais. Je suis le seul à qui tu puisses faire confiance. Mais je suis prêt-à-tout ne l'oublie pas.*

Confiance ? Etais-je capable de confiance ? Je ne sais plus, ou je ne veux plus savoir. Je dois avancer, continuer d'avancer, sans relâche. Avancer, simplement. Ma vérité n'est pas une lumière salvatrice. Ma vérité est un poison. Ma vérité est vanité. Elle est sordide, plus sordide qu'Ici, ma vérité.

Peu importe.

La confiance perdue, rongée par les vers de l'horreur, aller vers le fruit maudit. Et se noyer dans les dunes informes. Oppressant horizon

fait de silence. Terrifiante et irrégulière monotonie. Puis entendre, puis voir, sentir.

Regarde.

L'horizon n'est plus. La ligne droite de l'horizon n'est plus. Elle est morte, plusieurs fois assassinées par d'impressionnants poignards de brique. Des cheminées. Des cheminées, crachante vomissant une opaque fumée couleur lilas et cadavre. Des bouches ouvertes sans dents mais avides de chairs. Admirer, les pupilles figées, le corps tourmenté d'un complexe industriel asphyxié par sa propre respiration. Admirer, terrifié.

Respire.

L'odeur lourde, âcre autant que sucrée est inévitable. Elle noie tout par vagues incessantes et violentes. Ses effluves caressent de leurs mains nécrosées chaque chose. Parfum entêtant, vomitif, il est dans l'air et dans la terre. Il danse avec les poussières et le ciel opaque. Odeur de mort couleur lilas.

Ecoute.

Les raclements profonds, lugubres. Les chocs et les tintements. Symphonie tuant sans fin le silence, l'empêchant à grand-coups d'hurllements de renître. Symphonie diabolique faite pour broyer les hommes, les pendre et les écraser. Machine huilée de sang.

Va.

Les sens tendus, crispés par la menaçante nouveauté, avancer. Entrer dans la cité de briques et de fer, la cité des machines tortionnaire. Seconde après seconde se perdre dans le dédale. Souris piégée.

*C'est toujours les mêmes choses. Toujours. Mécanique, marchant vers la folie. Nous allons tout changer, tu verras.*

Il avait raison sur un point, l'odeur, le bruit, l'horizon, tout transpire la folie.

## **XXI**

Le pas est précis, dicté par le rythme scandé par les machines de fer. Ne pas aller plus vite

que les inspirations dégoûtantes. Ne pas aller moins vite que les expirations écoeurantes. Marcher droit parmi les bâtiments cubiques, rectangulaires, de briques rouges. Il sont fades. Ici, dans ce lieu d'Ici tout est fade. Les rues mal pavées, tracées par un aveugle ivre. Les respirations monotones plus régulières qu'un métronome. Les cheminées elles-mêmes, ces bouches ouvertes crachant lilas, sont fades. Pourtant tout est inquiétant, menaçant. L'esprit se cristallise dans la peur à chaque instant. Grincements, raclements, râlements, couinements, grésillements, tintements. Tout est attendu, pourtant tout est terrifiant.

Réalité.

Aucune folie architecturale, aucune extravagance amusement de l'oeil. Rien. Ni fontaines joueuses, ni sculptures arrogantes. Seulement des bâtiments paresseux posés vulgairement sur les côtés d'un chemin. Le chant aquatique ? Une utopie. Plaisir mot banni, utile mot bénis.

Réalité.

Ce lieu est tableau de réalité. La réalité des cités aux architectes fous. La réalité des paradis aseptisés. Avoir envie de vomir, vomir sans limite, vomir tout son son être. Ce lieu est réalité.

### Enfer.

Des hommes qui avaient perdu leurs âmes entraient et sortaient. Le regard vide, usé, érodé par la fatigue, ils entraient et sortaient des entrailles des monstres de briques rouges. Des hommes qui connaissaient l'enfer. Chaque heure de chaque jour ils embrassaient ce tableau tortionnaire. Minute après minute l'horreur s'imprimait un peu plus dans le grain profond de leur peau. Et jamais elle ne les quittait. Ils devenaient la demeure de l'horreur, son tombeau et son sanctuaire.

Et toi ? Dis-moi, et toi ?

Moi je connaissais la valse saccadée, macabre, qu'ils dansaient. Je les plaignais, sûrement. Je comprenais leur malheur, sans le sentir sur ma peau, sans l'avoir goûté de mes yeux. Je comprenais, mais je n'étais pas eux. Eux et moi

n'étions pas ensemble mais nous étions les rouages du même ensemble. Une même machine, plus grande et plus vorace que toute les machines qu'ils servaient. Son nom ? Je l'ai oublié.

*Plus rien, un fantôme de ruines. Et toi tu admires encore, tu applaudis encore. Prends ma main et reconstruisons tout, détruisons cet horizon infâme et sans avenir.*

Bilan sans appel. Condamnation pérenne. Dans sa bouche ces mots sonnaient comme une sentence divine. Il ne voyait en ces lieux que la représentation de l'échec de notre monde. Pour lui il était déjà trop tard, tout était déjà perdu. Il fallait tout changer. Je me souviens. Je ne disais rien. Derrière mes yeux l'avenir n'était qu'une bataille sur la route de mon triomphe. Elle ne comptait pas. Et je me moquais de ces sentences, elles ne voulaient rien dire pour moi. Je me souviens. Mes yeux étaient l'opposés des siens. Il était sud, j'étais nord. Il était soleil, j'étais lune. Il était chaud, j'étais froid. Enfin, je sens ce sentiment perdu, sa couleur glisse dans les iris, gifle les iris. Fierté. J'étais fier d'être de notre monde. Je



n'en étais pas un esclave, il a essayé de me le faire croire. J'étais fier de ce que j'étais. J'en voulais plus.

Et ?

Si je sacrifiais le monde, c'était pour immortaliser mon sang et mes mots. J'étais obligé. Il le savait. Et tacitement, c'est à la force du chantage qu'il m'obligea à le suivre. L'ombre ou la fin de ce que j'adorais. Le maintien de ce que j'adorais ou l'ombre.

Et ?

Et il y avait la guerre. La guerre toute-puissante, la guerre violente. Les rivières de sang, les morts livrés au soleil, les têtes vaincues sur les piques. Les hurlements, on les entendais les hurlements. Nuits et jours. Les bombardements les masquaient parfois. Femmes, enfants. Partout des cadavres. C'était la guerre. Mais nous ne la vivions pas de la même manière, le savait-il ? Non. Il l'ignorait. Nous étions ennemis, des ennemis idéologiques, non déclarés. Il ne devait pas le savoir. Devant la lune nous ne pensions pas

aux mêmes morts, nous ne pleurons pas les mêmes survivants.

Suis-les.

Deux serpents de fer rampant parmi les pavés brisés. Parallèles et droits, ils embrassent l'infini. Port d'attache pour les yeux, et direction pour l'esprit. Un chemin de fer, le suivre. Lui offrir sa confiance, le laisser devenir fil d'Ariane. Son odeur de rouille comme guide, marcher à la rencontre. La rencontre de quoi ? Question stupide, sans réponse. Marcher simplement. Marcher pour ne pas se faire happer par l'immobilité, pour ne pas mourir de l'intérieur, cocon sans vie, bien que vivant. Comme un chien gai partant dans les champs à l'aventure, aller sur les rails éclaireur fidèle de son propre destin. Ne pas craindre l'arrivée des trains, Ici n'a jamais connu les trains.

## *XXII*

*« Tous les accompagnateurs sont priés de descendre des wagons. Le départ de notre*

*train est imminent. Nous rappelons qu'il sera sans arrêts jusqu'à la Capitale »*

Une voix automatisée, un souvenir arraché aux miasmes de l'oubli. Des images. Des haillons d'images. D'immenses trains alignés sur les bords de quai, tous plus brillants, tous plus confortables. Des hommes, des femmes, des enfants, courants, marchants, hurlants, pleurants dans de grands halls éclairés. Ils partent ou ils arrivent. Ils naviguent de cité en cité. Panique et ballet. Il y a aussi les crieurs publiques, les entendre. Ils jettent à la figure des passants les dernières nouvelles éminentes, des éminences des cités. Et il y a cette voix, toujours cette affreuse voix.

*« Nous rappelons que les passagers sont priés d'accéder aux trains vingt minutes avant l'heure de départ. Nous rappelons qu'avant l'accès aux quais des agents procéderons à une fouille pour votre sécurité. Merci de votre confiance. Bon voyage »*

Précision mécanique, discipline de fer. Tous se pliaient aux ordres froids de la voix. Se présenter devant les quais, retirer ses

vêtements, se faire ausculter, récupérer ses vêtement. L'erreur était impossible. Le non conforme impensable. Le contradictoire évincé, éradiqué sans cérémonie. C'était la procédure. Elle faisait peur cette procédure, elle savait créer la peur. Devant les quais, il n'y avait plus de cris, de rire, de pleurs, il n'y avait qu'un silence. Il n'y avait que la torpeur. Et cette voix qui répétait.

*« Nous rappelons que la Capitale a décrété l'état de guerre. Nous rappelons que la Capitale a décrété l'état de guerre. »*

Elle tombait sur les épaules des passagers prisonniers des souterrains, attendant sagement leur fouille. Bombe, elle explosait dans les oreilles des voyageurs pressés et souriants du hall, leur rappelant la vérité. La Capitale avait décrété, la guerre était invitée. La vie coulait comme cela dans les gares.

Et rien d'autre ?

Il y avait celles de l'extérieur des cités, les gares que personne ne connaissait à part ceux qui les utilisaient. Des bâtiments obscurs, aux

contours menaçants, entourés de barbelés et de chiens. Les gares militaires. Les trains qui s'alignaient sur les quais n'étaient pas confortables, pas élégants. Ils étaient plus noirs que les nuits sans étoiles, fenêtres teintées, impénétrables à la lumière du jour. Ils étaient effrayants, pères de tourment. Les voyageurs se présentaient alignés, au garde-à-vous. Ballet où le hasard était un monstre inconnu. Ballet exécuté au son des bottes sur le sol, guidé par une voix sombre, humaine.

*« Soldats ! Mourrez pour votre Patrie. Soldats ! Tuez pour votre Capitale. Soldats ! Gloire éternelle au Blason »*

Une brûlure intense, un sentiment de vide, il meurt. Le souvenir meurt, il s'évanouit. Le sentir s'enfuir mais ne rien pouvoir faire. Il est vent le souvenir. Une seconde il s'offre, la suivante il disparaît ne laissant qu'amertume.

Attention stupide rêveur.

Ne pas être assez agile, ne pas réussir à éviter la chute. Tomber, le dos contre les rails. Presque pouvoir sentir leur goût de fer

malmené par le temps, de fer oublié. Ne plus bouger, rester là, allongé sur le cadavre de rouille. Rester là et contempler le ciel opaque. Au loin des zébrures rouges, bleus, vertes, blanches, déchirent le vide de son immensité. Sans bruit. L'orage est encore loin. Mais il s'approche, bientôt ses bras de foudre frapperont le sol tout près. Bientôt il rompra avec fracas la monotonie écoeurante des machines, bientôt. Les iris avides, abrutis par cette beauté, rester allongé. Les éclairs s'enlacent, enflamment le ciel, s'embrassent. Leurs couleurs se mélangent. Un rouge, et voilà les cieux parés d'une robe de sang. Un bleu, et voilà le ciel reflet d'océan. Un vert, et tout n'est plus que couleur de poison. Lui, le toit sans relief, devient la scène d'un spectacle pétrifiant de beauté.

Vite.

Prendre conscience du danger. Les éclairs ne sont qu'une mise en garde. Le danger est les larmes des cieux d'Ici. Elles réduisent en cendres tout être fait de chair et de boue, l'annihilant en moins de temps qu'un soupir. Se protéger. Le mot se répand dans l'esprit,

arrachant les iris à leur contemplation. Il faut se protéger. Le regard court sur l'horizon, mais il n'y a que les baraques de briques rouges. Il n'y a qu'elles, antres de mort, pour survivre. Passer outre le dégoût, ignorer l'envie de vomir. Quitter le chemin de fer et son réconfort, aller à la rencontrer de l'une d'elles, n'importe laquelle, qu'importe. Marcher d'un pas lent, ne pas être pressé, ne pas avoir confiance. Un éclair tombe, la terre tremble.

Préfères-tu mourir ?

Creuser la terre, boire son sang et manger son corps. A l'intérieur de la bête aux briques rouges, rien ne pourra être bu, et rien ne pourra être mangé. Et la bouche encore inondée, et la trachée encore pleine, courir. Courir les yeux fermés, comme pour éviter un maléfice. Ne pas vouloir affronter la réalité tant redoutée de l'intérieur. Courir les yeux fermés et sentir l'odeur nauséabonde de la réalité glisser sur la peau, et entendre son chant horrible effleurer les doigts et les bras.

Ouvre les yeux maintenant.

Ne pas oser. Il y a le bruit guttural des machines, leur grincements sordides, mais il y a aussi de faibles cris, des cris d'hommes. Il y a l'odeur de l'industrie rance, l'huile, la rouille, la poussière mais il y a aussi l'odeur de la chair brûlée. Ne pas oser. Ne pas oser ouvrir les yeux pour regarder un tableau sûrement trop violent.

Ne sois pas lâche, regarde !

Ne pas ouvrir les yeux, mais savoir. Des corps brûlés, déchiquetés, hurlant encore à peine, souffrant plus que vivant. Deviner la silhouette toute-puissante de la mort, elle est partout, dans les bruits et dans les senteurs. Deviner qu'à droite un ouvrier fracasse le crâne d'un autre. Deviner qu'à gauche des corps encore en vie sont calibrés à l'aide de haches et de barres de fer. Ne pas vouloir ouvrir les yeux.

Regarde. Tu dois voir.

Curiosité malsaine, ne pas résister, faiblesse face à l'injonction. Ouvrir les yeux, les iris voient.



## XXIII

Un éclair s'effondre sur le sol. La terre tremble, les murs aussi. Sa lumière inonde le ventre de la bête, révélant l'horreur, l'innommable. Avoir envie de fuir, quitter le lieux avant que la peau ne s'imprègne de sa puanteur. Fuir, aller où ? Aucune sortie possible, le ciel menace de pleurer. Avoir un faux choix, mourir ou rester. Ne pas avoir le choix.

Reste, et n'oublie rien.

Cloué sur place, statue millénaire, lancer ses iris au hasard. A droite, à gauche, devant. Affronter sans détourner les yeux les tableaux fétides qui se dessinent à chaque instant, dans chaque plis d'ombre. Voir clairement ce que l'esprit avait deviné. Des corps, des semblants de corps, alignés, entassés sur le sol. Restes humains contorsionnés, noyés par le sang devenue boue. Ils gémissent encore. Entre les cris des soupapes, et les pleurs des pistons, les entendre, ils gémissent.

*C'est mauvais. C'est mauvais. L'homme n'est plus homme. L'homme n'a plus sa place dans cette création. Il est anéanti par sa propre création. Lamentable. Simplement lamentable.*

Sa voix, tremblante, hésitante. Il avait peur. Au fond il avait peur. Lui l'enragé, le révolutionnaire, il tremblait face à la réalité trop cruelle et trop sombre de l'être humain. Il ne pouvait pas l'affronter de front, il la cachait derrière l'excuse vicieuse de la société.

De ta société.

Oui, de ma société. J'en connaissais tout les rouages, toutes les manœuvres. Rien ne me choquait. Maintenant je le sais.

La fin justifie les moyens.

C'était mon idéologie. J'en étais fier.

Regarde.

Le crâne rasé, le corps noir de graisse, la main fermée sur un lourd marteau. Je le vois. Il est grand, l'obscénité d'Ici est gravée sur son

corps. Une montagne de muscles armée, prête à détruire, prête à arracher le souffle. Monstre qui ne pense pas, monstre qui ne peut pas penser, qui n'a jamais appris à penser. Monstre qui simplement répète le même et unique mouvement. Le marteau se lève, se fige et chute. Genoux, coudes, poignée. Chaque articulation a le droit à son baiser. Et ainsi l'opération se répète inlassablement, avec une précision d'automate. Un autre plus loin, plus pâle, pousse de ses bras maigres quelques wagonnets remplis des corps désarticulés saignants et frémissants. Leurs visages n'ont plus rien d'humain, offerts à la douleur et à la haine. Bouches immenses pour iris vides. Regard aussi vides que celui qui les conduit vers leur ultime arrêt.

N'en perds pas une miette.

Nu. Un homme. Un homme presque beau, les muscles bien dessinés et la peau couverte de suie. Un homme aux bras presque tendres, au front presque amical. Une silhouette rassurante si elle ne transpirait pas l'odeur de la pourriture. Etrange et répugnante scène. Il prend un-à-un les corps dans ses bras, mère

qui prend son enfant, calmement, gentiment. Un-à-un il leur offre cette caresse, cette seconde de paix, puis il les jette. Il les jette dans le brasier. D'un mouvement sec il les envoie dans les grandes gueules des machines toujours plus voraces. Les flammes dernier lit de ces hommes devenu combustibles.

Avant.

Nous étions encore assez humains pour ne pas tuer des hommes pour le confort de notre civilisation.

Hypocrite.

Je l'étais. Tous nous l'étions. Je le suis. Nul ne pouvait affirmer qu'il ne savait pas. Aucun citoyen de mon monde ne pouvait se mettre à la tribune et hurler à pleins poumons qu'il ne savait pas, qu'il ignorait. Tous nous savions, et tous nous nous taisions.

Savoir quoi ?

Les palais de marbre blanc, les rues géométriquement tracées, méticuleusement

pavées, les fontaines cracheuses d'eaux pures. Tout. Tout cela. Tout ce que nous avons battis prenait racines dans un marécage de cadavres et de sang. Un sol fondé sur les poussières d'hommes brûlés sur l'autel de notre gloire. Voilà notre réussite. Nous le savions. C'étaient les règles du jeu.

Et la guerre ?

La guerre je ne sais plus. Je ne peux m'en souvenir de la guerre.

Va.

Déambuler. Spectateur passif, subir les scènes. Beauté. Horreur et beauté. Beauté de l'horreur. Beauté écrasante, éreintante. Marcher d'un pas lourd dans cette usine abattoir. Etre un fantôme solennel parmi les hommes déshumanisés. Entendre le ciel hurler sa fureur. Ne pas pouvoir éprouver semblable colère. Ne pas pouvoir cracher aux visages des bourreaux, ne pas pouvoir leur ordonner d'arrêter. Ne pas vouloir. Sentir pourtant chaque coup résonner au creux de l'être. Les sentir se répercuter dans l'esprit, plus expressifs que mille mots, plus

violents que les espoirs guerriers. Sentir tout cela, être heurté par cela. Ne pas pouvoir crier l'arrêt de cette folie.

Pourquoi ? Dis-le. Pourquoi ?

Murs rouges, sol de sang, charriots de cadavres brasiers mortuaires, vacarmes des machines avides. Tableau sans précédent. Tableau d'un ordre établi. Chaque chose à sa place, rien ne vacille. Rien ne tremble et rien n'est flou. Tout n'est que certitude. Les uns tuent, les autres hurlent. Je ne peux aller contre, je ne peux le briser, l'ordre. L'homme n'est rien face à l'ordre. Il est tout l'ordre. Produit par l'homme mais inhumain. Sans ordre, il n'y a rien.

Que disait-il lui ?

Il hurlait dans son salon feutré que l'ordre devait changer, que nous devons prendre le risque de le remplacer. Il explosait, déversant toute sa rage sur notre société, une fois la porte du salon gentiment fermée et les rideaux docilement tirés.

## L'ordre.

Il y avait les cités, et le reste. Les cités théâtres des citoyens, opéras de richesses. Elles étaient les phares de notre civilisation. Le reste, ghettos et usines, tel était le quotidien de ceux qui y vivaient. Esclaves des cités. Notre ordre était ainsi fait. Tête et muscles. Pensée et force. Tout reposait sur l'équilibre des plateaux de cette balance naturelle. Tel était notre ordre, telle était notre justice.

## Là-bas.

Des hommes en file, parfaitement coordonnés. Un fait un pas, tous font un pas. En rang ils avancent, aucune consigne n'est donnée. Ils savent ce qu'ils doivent faire, ils connaissent leur tâche. Ils ne pensent plus, ils exécutent. Ils sont nés pour exécuter sans poser de questions. Ils ne connaissent pas l'horreur de la question. Ils ne connaissent pas les angoisses dont elle est la seule maîtresse. Ils ignorent cette violence.

## Là-bas.

De simples insectes travaillant à un grand-œuvre qu'ils ne comprennent pas. Des larves. Des larves rampantes, obéissantes. Muscles sans âme, corps sans esprit. Rien de plus. Qui sont-ils ? Ils ne sont ni fils d'Ici, ni restes d'étoiles avortées. Que sont-ils ?

Créations, reflets, mirages. Peu importe.

L'un d'eux tombe. Aucune réaction. Il se relève, reprend sa place. Il ne s'est rien passé. Aucun d'eux n'existe pour l'autre. Ils n'existent pas pour eux-mêmes. Simple bras, simples jambes, simples êtres de forces, esclaves d'une force supérieure. Esclaves d'une habitude. Voilà ce qu'ils sont.

Il suffit.

Sans mots, et sans regards. Vides. Ils sont vides. Vides de sens et vides de vie. Voilà ce qu'ils sont, parfaits produits du tout qu'est le rien. Je les vois.

Il suffit.



Les regarder et comme eux ne pas pouvoir penser. Les regarder et comme eux se sentir vide. Vide d'espoir, vide d'envie, vide d'émotion. Les voir obéir au rien et jeter les questions au rien. Oublier. Se vider.

Pauvre fou.

Marcher parmi eux. Etre parmi eux, rejoindre leur rang sans rien dire, sans rien faire. Devenir comme eux, une ombre. L'esprit sans attache, la pensée sans barreaux. La sentir glisser, couler, fuir, la pensée, au rythme des poussières accumulées sur les bras. Plus de sensations. Plus de mots.

Noir.

## *XXIV*

Debout.

Ouvrir lentement les yeux, les paupières lourdes de poussières. Sortir lentement d'une nuit trop profonde, trop inqualifiable. Plus de murs suintant de sang, plus de sols gras de

chairs brûlées. Plus d'hommes esclaves de rien. La mélodie des os brisés, disparue. Pourquoi ? Comment ? Fatalité de l'incompréhension. Le ciel n'est plus que de nouveau monotonie obscure. S'éveiller à la marche des questions et au chant empoisonné des machines. S'éveiller sur une place au cœur du corps industriel. Et revenir à soi dans la douleur, reprendre conscience de ses membres dans la douleur. A nouveau être soi dans la douleur.

Debout. Regarde.

Se relever, difficilement, se redresser. Sentir sur la peau l'odeur fétide des cadavres. Sentir le sang encore poisseux et pourtant sec sur les mains. Vouloir hurler. Comme brûlé vif, ouvrir pleinement les yeux, les iris ressuscités. Et voir la place, et l'admirer la place. Encerclée par les usines, prisonnière de leur laideur, enclave d'élégance dans l'abomination. Gigantesque, seul endroit vierge des fumées lilas, elle s'offre à l'admiration. Son sol n'est pas de cendres humaines, mais de pavés peints. Mosaïque géniale perdue dans la folie mécanique. Témoignage d'art dans ce lieu orphelin de pensée. Là une colombe s'envole,

ici un vieil homme heureux attend sous un olivier. Apothéose de couleurs. Les pupilles étonnées, contempler les formes rêveuses, naïves. Pierres de poésie arrachées des gouffres du néant, elles invoquent des images qui depuis longtemps n'avaient pas griffé les yeux.

Avance.

Mettre ses pas dans le sillage de quelques oiseaux, colombes, cigognes et hirondelles. Marcher, le regard perdu dans le sol. Le regard embaumé par le rêve émanant du sol. Oublier le ciel opaque et oublier l'obscurité. Seules les mastications lugubres des machines rappellent encore les frissons des cauchemars. Suivre béat les dessins chastes et candides. Innocence suspecte pour Ici. Peut-être n'est-ce là qu'un rire moqueur ? Brûlure de la question. Pourquoi une telle peinture ?

Qu'importe la peinture. Là.

Lever les yeux, les arracher à leur contemplation enfantine, et voir. Un poteau. Un mât d'argent. Il trône de sa hauteur à l'exact

centre. Nord des oiseaux, point de fuite du vieillard. Immense et brillant il domine la place. Il lui donne un sens. Ne pas réussir à comprendre. L'absurdité dévore l'esprit.

Va à lui.

*Cela devait se produire. Cela ne pouvait pas être autrement. C'était écrit je crois.*

S'approcher de l'érection d'argent la mémoire torturée. Les questions naissent et meurent en un soupir commun. Chaque pas voit apparaître de nouveaux doutes, de nouvelles interrogations perfides. Le charme volé à Ici de la mosaïque n'est plus. L'obscurité reprend sa place. Oppressante et omniprésente. Bientôt pouvoir le toucher le mât, bientôt deviner à son pied entre deux dalles colorées, des morceaux de drapeaux.

*De toute manière on ne peut plus rien faire.  
De toute manière, il n'y avait rien à faire.*

Déchirés, calcinés, coupés. Vestiges amers d'étendards glorieux. Des raisons d'honneur devenues vulgaires morceaux de tissus dénués

de pouvoir et d'intérêt. Ils sont là, sales, donnés en pâture à l'oubli. Masse informe.

### Gloire factice.

Ils flottaient les drapeaux de mon monde. Ils flottaient avec bravoure et fierté, guidant hommes et idéaux, feux de Prométhée. Incarnations d'union, ils étaient gardiens de paix, les drapeaux de mon monde, glorifiés par leurs symboles.

### Sang et feu.

Ils guidaient les temps et les troupes de leur force pacifique. Ils claquaient au vent, comme claquent les balles. A leurs couleurs, répondaient les hourras des soldats, et la joie des armes. A leur force s'accommodait l'envie et la démesure des généraux. Les drapeaux de mon monde étaient des drapeaux de guerre adorés.

### Et la guerre ?

Et la guerre qu'ils menaient était une guerre fratricide. Maintenant je me souviens. La

guerre qui nous piègeait était une guerre civile. La Capitale, les forces de la Capitale contre, contre qui ? La Capitale, contre les autres, le reste, les castes inférieures aux citoyens, à l'élite. Et on ne pouvait rien faire. Simplement regarder les morts. Simplement entendre les bombes. Impuissant face au pouvoir des drapeaux.

Au sol regarde.

Entre les chiffons un jour glorieux, reconnaître la rose d'émeraude. Reconnaître ses contours délicats réduits en haillons. Haine et tristesse. Evocation toute-puissante. A ses côtés gît, semblable dans la forme, un lion d'encre hurlant sur un fond couleur rubis. Entre ses pattes il tient des foudres. Horreur et oubli.

*C'était couru d'avance, une révolution !*

Une révolution ?

Il appelait cette guerre révolution, je l'appelais révolte. Il l'appelait gloire de la liberté, je l'appelais trahison sans nom. Nous nous opposions féroce-ment. Je le haïssais. Il ne le

savait pas. Au fond je le haïssais de toute mes forces.

Une seconde.

Entendre distinctement au travers les hurlements des machines, un bruit de verre brisé. Epiphénomène, il n'était pas inscrit sur la portée de cette endroit d'Ici. Inquiétant par son imprévisibilité. Œuvre d'un autre fœtus d'étoile jamais née. Soudain sentir l'intensité d'un regard dans la nuque. Sentir la caresse de eux iris sur le dos.

Retourne-toi.

Apercevoir une silhouette déjà en fuite. Une silhouette d'homme, de semblable. Sans trop savoir pourquoi se jeter à sa poursuite. Sans trop savoir pourquoi avoir un espoir. Une lueur pour comprendre.

*XXV*

S'enfoncer dans le dédale industriel. Des baraques de briques rouges, seulement des baraques de briques rouges. Faire du sur-place et pourtant avancer. Toujours le même décor. Il est impassible le décor. Rues approximatives et rigoles rivières de sang. La place est loin, pourtant elle pourrait surgir au tournant. Et toujours les mêmes sons, violents et cruels, écoeurants, vomitifs. Toujours les mêmes fracas des machines affamées. Rien que cela.

Trouve-la.

Impérial désir, désir sans racine. Vouloir trouver la silhouette d'homme. Vouloir la voir clairement l'interroger, l'écouter. Vouloir goûter la couleur de ses yeux, respirer les mots de sa voix. Sans raison. Espoir futile. Mais peut-être sait-elle, peut-être possède-t-elle des réponses, les réponses. Les yeux aux aguets, faucon en chasse, chercher sa saveur, dans l'angle de deux murs, derrière les barreaux d'une fenêtre. Rien. Illusions des plis d'ombre. Mirages sans intérêts, trompeurs.

Tu le dois.



S'accrocher à la recherche du semblable, de la forme semblable. S'accrocher pour ne pas sombrer. La folie attend prête à piéger, le vide aussi. Se concentrer pour lui échapper, se concentrer pour ne pas sombre. Rencontrer un semblable pour un instant s'enfuir, un instant se sentir homme, la seconde d'un vertige. Marcher au hasard des pas parmi les usines. Dévisager amèrement les façades lugubres, diaboliques. Rien n'est semblable.

*Il n'y a que nous. Nous seul. Tu es le seul.*

Du respect dans sa voix, de l'admiration dans sa voix. Il m'admirait. Ses yeux et sa langue étaient pleins d'une ardente passion pour moi. Nous. Nous deux. Seul. Nous étions les seuls. Dans la guerre nous étions les seuls à nous réjouir, les seuls à la voir d'un œil ravis. La guerre était son alliée autant que le mien. L'alliée de son ordre nouveau, l'alliée de mon éternité. Par la guerre, par les morts démembrés, oubliés sur l'horizon, ma statue s'élevait. Nous. Il n'y avait que nous. Indifférents aux cris et aux pleurs. Froids face à la fatalité. Monstre et héros.

## Admiration ?

Il admirait celui qu'il pensait avoir transmuté en pion. Il admirait sa propre création, je crois.

## Pourquoi ?

Je ne sais plus. Je ne me souviens plus que des couloirs où souriait la terreur, des discussions où riaient les doutes et les pleurs. Voilà ce dont je me souviens. Des bombes, des incendies et des cris. Le reste n'est qu'obscurité profonde.

## Marche. Continue.

Les iris blasés, les pieds blasés, l'esprit tout entier ennuyé continuer. Les sentiers dégouûtants et les façades écoeurantes s'enchainent. Rien à relever. La surprise de la place est depuis mille pas enterrée dans la mémoire, enterrée sous les cendres et la puanteur d'Ici. Hagar tourner à droite. Sans conviction retourner en arrière. Sans joie aller à gauche. La silhouette n'est plus, pas de traces, depuis longtemps perdue. Peut-être n'était-ce qu'une vulgaire invention d'Ici, la silhouette ? Un hameçon pour des ténèbres

plus profondes, plus malsaines. Non. Elle était là, elle se tenait droite. Réelle, elle était absolument réelle. Le pas lassé mais persuadé, marcher.

*Nous serons à jamais unis, à jamais ensemble.  
Toi et moi, promis. Promets-le !*

Peut-être la silhouette est sa silhouette, à lui, l'autre. Peut-être était-ce lui qui de loin m'observait sans me troubler d'une simple parole. Non. Impossible. Je le sais. Lui n'est pas là, je suis seul. Promesse fantoche, promesse mensonge. Il ne l'a pas tenue. Je suis seul. Et je l'ai toujours été.

Barbare réalité.

Solitude, ma compagne perpétuelle. Dans les miroirs et les salons, j'étais seul. Entouré ou avec lui, j'étais seul. Sous les astres timides ou sous l'azur triomphal, il n'y avait qu'un cercueil de solitude, cercueil de plomb autour de moi. Lentement, au rythme de la pensée, l'esprit s'abîme dans sa propre obscurité. Entre deux sentences internes découvrir des lacs clairs remplis des larmes aux goûts inconnus. Entre

deux gouffres, découvrir des vallons au nom suave, regret. Violence toute-puissante. Blessure mise à vif. Apprivoiser les contours du désespoir, apprivoiser les formes de la volonté d'en finir, d'arrêter.

Reprends-toi !

Laisser les ombres aux ombres. Embrasser sauvagement des iris les usines comme un nouveau-né les images inconnues. Rendre à l'ombre ses ombres, et avancer. Nourri de l'espoir fou de voir la vérité de la silhouette, avancer. Et avoir soif. Creuser la terre, là, aux pieds d'un mur, mais le sang jaune n'est plus que rouge, mortel. Avoir soif, ne pas boire. Et continuer dans le dédale.

En avant.

Le sentier devient clair, lisse, droit. Soudain il est entouré d'arbre, morts autant que symétriques, pétrifiés, spectateurs immobiles de la course du temps. Suivre sans comprendre ce chemin nouveau. A chaque pas voir se dessiner au loin une étrange forme blanche. Différente en tout des baraques rouges.

S'approcher, la voir se dessiner toujours plus précisément. Bientôt voir un toit d'ardoise, une fenêtre. Une maison blanche au cœur d'un dédale d'usines rouges.

Va.

## XXVI

Elle est grande, imposante, aux murs lisses. Blanches. Deux étages à la propreté inquiétantes et aux vitres brisées. Une maison de maître, un manoir à la pureté obscène. Elle ne semble pas appartenir au décor des usines et pourtant, le sentir, sa place n'est autre que celle-ci. Posée là, comme une intruse, elle sublime l'horreur du site industriel. Sa façade claire n'est qu'une réponse odieuse aux murs souillés de sang et de suie humaine des baraques. Maison de mystère, beauté hygiénique, effrayante. Arrachant à la contemplation du monstre blanc, un bruit de verre brisé. Lever les yeux, et la deviner aux second étage derrière une fenêtre. Elle est là, à l'intérieur, la silhouette.

Entre.

Se précipiter, sans penser, dans le monstre blanc. Se précipiter, enfant dans les bras de sa mère, en joie. Monter deux-par-deux les marches du perron. Piétiner la porte à terre depuis peut-être l'éternité. Suffoquer. Mobilier et porcelaine en miettes, canapés et fauteuils éventrés, à moitié brûlés.

*C'est la fin. Pas de pardon possible.*

Et partout au sol des feuilles noircies par les flammes et l'encre. Partout des morceaux informes de tout et de rien. Partout des cadavres de témoins d'un autre monde, un autre ordre. Les mains tremblantes, le pas réticent, aller dans les pièces livrées au chaos. Œuvre de la silhouette ? Non. Le savoir sans raison, ce n'est pas elle. Marcher parmi les décombres brûlants de la peur de rencontrer le père de ce décor. Alors que dans les baraques sales règne l'ordre intransigeant, ce n'est ici que désordre violent qui se montre au iris.

Monte.

Mécaniquement, précautionneusement, monter à l'étage. Quitter le rez-de-chaussé désolé par un escalier affaibli, malade, ayant perdu tantôt sa rambarde, tantôt une marche. Au seuil de l'étage supérieur découvrir le même étrange et révoltant spectacle. Des chaises couchées sans pieds, des tables par le milieu fracassées, des commodes aux tiroirs jetés aux murs. Rien de calme. Chaque détail, chaque objet semble encore vibrer d'une violence inouïe.

*Le pardon serait lâche, hypocrite, tu comprends ?*

Là-bas.

Isolée, à part, une pièce presque intacte, préservée. Îlot de sérénité inespéré. Aller vers elle. A chaque pas sentir le poids de l'incompréhension grossir sur les épaules, écrasant les épaules. A chaque pas sentir l'étai de l'oubli comprimer les pensées, rendre inefficace les pensées. Un bureau. Un bureau figé, comme quitté à la hâte. Un bureau intact en apparence seulement, mètre après mètre voir les courbes du chaos apparaître. Des livres à terre, une bibliothèque renversée, des tiroirs

vidés et au mur, haut sur le mur, dominant la scène le reconnaître. Il est là, entre deux drapeaux calcinés, le Blason à la rose d'émeraude. Ne plus oser avancer, ne plus pouvoir avancer, tétanisé.

Souviens-toi.

*La vengeance peut devenir justice. C'est le début de la justice la vengeance.*

Combat l'oubli.

*Oui, cela commence, la fin commence.*

Comprends.

Se tenir où tout commença, se tenir où tout débuta. Etre devant le début de la guerre. C'est comme cela que la guerre se déclara. La maison blanche est l'enclave des cités au cœur des usines. Elle est le symbole du pouvoir des cités sur les usines, de leur autorité sur les esclaves travailleurs. Faire tomber la maison, tuer son gouverneur, c'est tuer le pouvoir des cités. Voilà sa révolution, elle est là. Dans les drapeaux brûlés, les commodes sans pieds, les



dossiers jetés au vent, voilà le cœur de sa révolution. Des esclaves faisaient fi de l'autorité suprême. Vulgaire et stupide rébellion. Je les vois les masses bêtes courir sur les murs blancs, marcher sur les vases, piétiner les symboles. Je les vois les masses bêtes, hurlantes, déchirant les documents précieux. Je sens leur haine sur ma peau, leur rage sur mon échine. Animaux en colère, détruisant la main du fouet, la main de l'ordre.

Ecoute.

Un bruit de respiration rauque, de respiration difficile, monstrueuse. Se retourner, et la voir enfin, la silhouette du semblable, du fœtus d'astre timide. Une seconde à peine et déjà il repart dans sa course au travers les pièces. Mirage en fuite, évanescent.

Aller !

Courir. Le poursuivre. En être persuadé maintenant, il possède les réponses. Il possède peut-être la réponse. Entre les pièces, dans l'escalier, le poursuivre pareil aux fils d'Ici et leurs proies. Ne pas le perdre de vue une

seconde ce fœtus espion, se jeter entier dans la course chasseur et sa proie.

Allez !

Presque trébucher sur un tabouret éclopé, presque s'écraser contre un mur. Ne pas ralentir, mû par une énergie nouvelle, une force dévastatrice. Les réponses sont peut-être là, en lui. Il s'engouffre dans un couloir, faire de même. Une porte à droite. Quelques marches. Une autre porte à droite. Un autre couloir. Et le voilà. Droit, impassible, au centre d'une cour, les yeux levés au ciel. Qui est-il ?

Tu le sais.

## *XXVII*

Le silence. Simplement. Les cris infernaux des monstres de fer le subliment, le silence. Il est là, le fœtus reflet, en face. Il est là, il tourne le dos. Il ne dit rien. Marbre enroulé dans son silence, dans le mystère de son silence. Vision surréelle. Moine en prière, la nuque tordue,

crampée, brisée vers les cieux opaques. Ne pas réussir à comprendre, déferlante bouillante de trouble. Qui est-il ?

Tu le sais.

Vide. Le vide froid de l'oubli. Le pied droit s'approche respectueusement, religieusement, sans un moindre bruit. Les courbes de la forme deviennent plus solides, elles se révèlent plus nettement aux pupilles avides de réponses. Reconnaître des épaules larges et un dos droit. Reconnaître des jambes solides et des mains lisses. Reconnaître sur le flanc un fouet et un fleuret.

Encore.

Le pied gauche s'approche doucement, avec la retenue et l'insécurité du nourrisson. Voir les courbes de la forme, ses couleurs et ses nuances. Sentir la brise dessiner ses paroles sur la peau de l'étoile qui n'a jamais brillée. Et reconnaître un manteau noir brodé d'argent et d'émeraude. Et reconnaître des gants immaculés défigurés car souillés. Et des bottes

écarlates, une écharpe légère. Une bague.  
Reconnaître un uniforme.

Alors ?

Le goût du souvenir, il glisse dans la bouche et dans la mémoire. Il envahit les iris, les noie, le goût âcre et sucré du souvenir. Trop lointain pour être enlacé, trop présent pour être ignoré. Il faut se rappeler, mais quoi se rappeler ? Vouloir se griffer les yeux, se déchirer la gorge. Impossible. Impossible de la caresser l'image du souvenir.

*Les pourchasser et les tuer. Egorgé comme des porcs, les laisser couler dans leur sang pécheur. Au fer et à la lame la fin des larmes.*

Il a un goût ferrugineux le souvenir. Il a le goût du sang. Entrevoir des corps rouges, morts. Eclairs brefs de cauchemar. Violents ils assiègent l'esprit entre deux soupirs. Souffrir. Le crâne comme jeté sur des murs d'acier, souffrir. Toujours le vide de la mémoire. Et le fœtus d'étoile ne bouge pas, totalement figé, lui et son mystère imprenable.

## Son uniforme.

Comprendre. Enfin comprendre. Lui c'est le contre-maître, le gouverneur des usines, l'ambassadeur des cités. Les voir dans son uniforme les cités, bague et écharpe. Le voir prendre à ses hanches le pouvoir, fouet et fleuret. Il est là, droit, nuque brisée, fuyant et pourtant tout-puissant. Faux. Il était tout-puissant. Il n'est maintenant, Ici, que poussières en attente, poussières en devenir. Avant grandiose, aujourd'hui plus rien. Avant maître, aujourd'hui esclave des folies d'Ici. Faire un pas. Un simple pas. Aller vers le gouverneur. Aller à sa rencontre une unique question en tête. La question. Un pas. Un bruit. Et avec précision le voir se retourner, le voir délaissier méticuleusement sa contemplation stoïque des cieus. Voir ses iris, les sentir contre les pupilles.

« Vous Ici, vous osez. Pourquoi ? Nous avons suivi les directives, nous les avons appliquées. Je les ai appliquées. Et voilà. Que me voulez-vous ? »

Les sentir brûler de haine ses iris. Sentir la haine dans les mots, la haine toute-puissante la haine vengeresse. Elle mord la peau, tremble dans les tympanes. Et ne pas comprendre, ne pas réussir à comprendre. De nouveau le vous assassin. Et ne pas pouvoir répondre.

« Que voulez-vous ? Répondez ! Me punir, le fouet sur ma peau. Tenez. Tenez, prenez le mien, et frappez. Finissez-en. J'ai déshonoré le Blason. Je le sais. »

Les mots, leur poids, ils broient les pensées, les détruisent. Ils explosent dans la conscience les mots, déflagrations quasi divines. Rester muet face à eux, l'esprit tout entier n'est plus que silence face à eux. Le gouverneur déchu avance, ses bottes claquent et son fleuret vibre. Il avance, les pupilles trop vivantes et pourtant trop mortes. Pas magistral, pas marqué par le pouvoir. Pas d'une âme qui se soumet autant qu'elle se refuse à mourir. Tel est son pas au gouverneur. Reculer.

Regarde.

Derrière l'écharpe deviner un trou béant, une queue de comète écarlate. Astre avorté, astre égorgé. Deviner le trait stable, précis, mortel dans sa rigueur sur la gorge du gouverneur.

« Vous ne dites rien. Vous me méprisez, je le sens. Et vous avez raison. Qui ne me mépriserait pas. Je ne suis qu'un échec, une honte. Mais je ne pouvais rien faire, je le jure, le Blason pour témoin, je le jure. J'aurais pourtant tant aimé »

Le Blason. Il s'impose à la vue. Des scènes de châtement public. Hommes enchainés aux poteaux des martyrs. Des hommes fiers tués par des animaux furieux. Ne pas pouvoir répondre. Reculer, effrayé par l'apostrophe véhémence. Reculer, éviter d'affronter les yeux tant recherchés. Envoyer les pupilles là-bas, derrière la silhouette, dans le fond de la cour intérieure. Vision macabre. Un gibier de potence encore chargé de ses fruits.

« Punissez-moi, vous êtes là pour cela n'est-ce pas ? Me détruire. Je le sais maintenant. Faites. Mon fouet votre fouet. Mon arme votre arme.

J'étais fidèle, je le suis encore. Alors punissez-moi »

Rien.

## *XXVIII*

Figé. Il ne bouge plus. Glacé. Il ne parle plus. Les pupilles océans de nuit, miroirs froid d'obscurité. Pétrifié. Le gouverneur n'est plus qu'une image, une statue. Entre gémissement et marche, les mains crispées et la bouche ouverte, position de vivant pour sculpture d'un mort. Instantané du basculement grandiose. Ne pas comprendre. Une seconde il parle, acteur virulent de vie, des regrets de la vie. Et l'autre, il n'est plus que simple vestige. La sentir encore un peu la vie, elle transpire encore un peu de sa peau. Impression malsaine. Ce n'est pas sa vie que son corps suinte. Avoir peur.

Ne bouge pas.

Muscles tendus, attendre. Attendre un mouvement, un clignement, un rien de geste. Inutile. Le savoir. Il est mort. Le gouverneur



plus jamais ne parlera. Il est mort hurlant, implorant. Il est mort calcifié avec son mystère, ses réponses. Il avait la réponse. Mais ne pas avoir pu poser la question. Pourquoi ? Venin dans les veines. Pourquoi ?

Tu le découvriras.

Comme le fœtus d'étoile statufié, rester fixe face au temps. Méditer, tourmenté par la pensée. Que voulait-il dire ? Que disait-il avant de devenir pierre ? Quel était mon rôle dans cette guerre, dans cette révolte. Comprendre. Comprendre que tout est lié, que tout se répond. Mais ne pas réussir à la voir en entier la cathédrale de la vérité. En apercevoir un mur, un morceau de mur, un chapiteau à peine. Ne rien comprendre. Le pourquoi valse seul. Et toujours avoir peur de cette vie qui suinte, cette vie impure, inhumaine, de l'autre. Trembler intérieurement. Ne pas pouvoir bouger.

Regarde.

Rien à regarder. La cour est vide. Il n'y a que la sculpture de l'astre avorté, le vent, et la

potence. C'est tout ce qu'il y a. Les murs sont blancs, les dalles sont grises, le ciel est noir. Voilà tout ce qu'il y a à regarder.

Regarde.

Des corps nus, noirs de graisse, parfois sans jambes, et parfois sans bras. Ce sont ces corps qui pendent au bout du bras de potence. Symbole de violence. Les yeux arrachés, perforés, les cervicales apparentes sous la chair déchiquetée, les bouches sans dents. Ils tanguent dans le vide. Impression de vie, portrait cauchemardesque. Les flancs fouettés jusqu'à l'os, les flancs mis à blanc, saignés par le fouet. Voilà ce qu'il y a à regarder au bout de la potence. Dix cadavres. Rester froid.

*« Nous avons suivi les directives. Nous les avons appliquées »*

Souviens-toi. Affronte le souvenir.

*Cela ne fera que tout accélérer. Cela ne fera que tout amplifier. Cela rendra les foules folles plus ardentes encore, plus enragées encore. Tu verras, cela marchera.*

Un gouverneur mort, dix hommes torturés, avilis puis abattus. Un gouverneur mort, dix esclaves des cités réduits à rien, à moins que rien. C'était la règle. Je m'en souviens. Elle était impitoyable, inflexible. Ne pas l'appliquer c'était trahir. Trahir c'était mourir. C'était la loi de la guerre, de cette guerre. Et c'était son alliée cette loi, à lui, l'autre. Notre alliée.

Pourquoi ? Dis-le.

Plus l'ordre est dur, plus il est facile de le faire vaciller. Plus il est injuste, plus l'ordre est facile à faire tomber. C'est ce qu'il disait. Sans aucun doute, il avait raison. C'était sa stratégie. Faire éclater le présent par ses fissures, par ses travers. Utiliser l'ordre, contre l'ordre.

Qui a fait la loi ?

Elle était là, voilà tout. Simplement. Elle était là. Qui en était le père, je ne sais plus. Cela n'a pas d'importance. Cela n'a plus d'importance. Elle créait la rage, enfantait la haine. Elle collectionnait les morts et les crimes. Voilà ce qu'était cette loi, le prix d'une victoire.

Et toi ?

Et moi je n'avais rien contre elle. Elle ne me choquait pas. Pas plus que les pendus là-bas.

Ecoute.

Toujours figé, enraciné dans les dalles, entendre glisser dans l'air un rire. Un rire enfantin et léger. Un rire souple et juvénile. Il se répand dans la cour comme une musique heureuse, pleine des joies simples des âges tendres de l'enfance. Plus immobile que le granit des tombeaux, et les plâtres des musées oubliés, deviner sa course contre les murs et dans le ciel. Il se répercute sans cesse en centaines d'échos virtuoses toujours plus joyeux. Il éclate à droite puissant, incomparable. Et le voilà devant et derrière, plus clair que l'eau de cascades millénaires. Il est sans raison ce rire, sans source.

Pars.

L'angoisse rampe le long du dos, mord la nuque. La peur électrifie tout le corps, léchant chaque muscle, le sommant au mouvement.

Rien. Impossible. Le cœur s'emballe. La respiration s'emballe. Les tendons se raidissent. Mais impossible. Le mouvement est impossible. Piégé, chercher d'un regard devenu ivre fou la raison. Seulement la potence et l'astre avorté. Et le rire. Le rire est partout. Toujours plus clair, plus heureux et pourtant maintenant malsain. Le rire moqueur d'Ici, plus carnassier que le rire des hyènes.

Essayer.

Rassembler les forces, les condenser. La sentir se répandre dans les artères de boue. Sentir son mélange avec la volonté exploser dans les cellules. Rien. Désarroi. Définitivement impossible de bouger. Etre comme le gouverneur, une statue livrée à la contemplation du temps. Le rire se renforce. Il devient oppressant, éclaireur de méfaits.

Là admire.

Il bouge, entre deux quintes de rire, il bouge. D'abord un doigt, la main ensuite, puis le bras. Il bouge. Les yeux plus que jamais morts son corps semble embrasser une nouvelle

existence, une existence propre. Le gouverneur bouge. Le mort bouge. Il ne dit rien. Enfant qui découvre son corps, stoïque. Il pue. La vie qui coule le long de son être pue. Elle n'est pas la sienne. Elle ne lui appartient pas. Elle est autre, pas vraiment vie.

Admire.

Lui qui n'était plus, le voir renaître, le voir avancer. Sans doute, muni d'une confiance rare. Chaque pas est plus sûr que le précédent, plus ferme. Les articulations elles, deviennent plus souples à chaque mètre. Retour à la vie progressif. Et le rire explose de toute son inquiétante candeur. Et le gouverneur avance. Que voit-il ? Rien sûrement. Coq sans tête dont le corps fait loi. Le voir se diriger, les iris inquiets, vers la potence. Le voir les yeux abrutis par le spectacle et par le rire, monter les marches de la potence. Sa main prend une corde. Son cou se tend. Le nœud contre la gorge. Le vide. Il s'est pendu le gouverneur. Rapidement, sans cérémonie. Ses jambes sans vie dans le vide. Renaître pour se suicider. Absurdité d'Ici.

Ecoute.

Le rire est plus fort, plus puissant. Il dévaste les oreilles, viole les tympanes et l'esprit. Malsain car enfantin. Il est inquiétant, menaçant. Vouloir fuir, ne pas pouvoir. Etre piégé. Vouloir s'échapper, ne pas pouvoir. Comprendre.

Trop Tard.

## XXIX

Un enfant. Un jeune enfant. Le visage encore rond et les yeux encore humides. Un enfant comme tout autre enfant, même teint de fleur et même texture de fruit. Un enfant ici, perdu dans Ici. Un gamin dont l'innocence n'a que les traits, rien d'autre. Il rit, et son rire est malsain, vicié par de sombres, trop sombres, désirs. Il rit avec la mort, applaudissant les nouveaux cadavres. Il est là, à un mètre, s'amusant du gouverneur pendu. Il se moque. Vouloir partir, fuir, mais le savoir, c'est impossible. Il est déjà trop tard, partout raisonne son rire féroce.

## Taphus.

Son nom glacial, évocation de terreur. Taphus. Son nom, invocation de maux d'horreur. Taphus. Rien de plus qu'un fils d'Ici. Voilà ce qu'il est. D'un enfant il n'a que l'apparence et le rire, seulement l'apparence et le rire. Monstre tout-puissant sous des yeux humides. Joueur carnassier et habile, l'échec un inconnu pour lui, la victoire plaisante si elle est écrasante. Il ne chasse pas, jamais sa proie ne peut fuir, elle est déjà figée sa proie quand il apparaît. Marionnettiste de talent, il prend possession d'elle, joue un instant, et lassé la jette. Fils capricieux d'Ici, il est le plus puissant et le plus redoutable. Quasi démiurge, démon inattaquable, au regard d'enfant. Comprendre. La bataille est déjà perdue. Tout est déjà perdu. L'espoir s'est envolé avec le rire.

## Résiste.

Nuit. La nuit se fait dans l'esprit. L'horizon s'efface, les murs deviennent flous. Ne reste dans les iris que la silhouette du faux enfant, et le rire à la candeur infernal. Nuit. Une nuit plus opaque et plus obscure que les cieux d'Ici,



plus impénétrable que l'encre des érudits. Plus rien. Il ne reste qu'elle. Résister, une tendre utopie.

« On va jouer ensemble d'accord ? »

Sa voix. Voix monstrueuse, difforme, gutturale. Elle semble venir des entrailles des ténèbres. Voix abyssale pour un corps d'enfant. Entendre mais ne rien voir, trembler sans pouvoir bouger. Et attendre. Et rêver de pouvoir résister.

« On va s'amuser, pas vrai ? »

Les sensations disparaissent, s'effacent dans un mur de coton. Ne plus sentir le vent contre la peau, l'odeur de cadavre dans la bouche oubliée. La soif, le froid, la faim, des mots maintenant sans substances. Il n'y a plus que le noir et le rien. Plus rien.

Bats-toi.

« Alors que la partie commence. »

Ne plus pouvoir, ne plus vouloir se battre. Se battre, inutile. C'est la fin, simplement la fin. Pourquoi résister ? Embrasser pleinement le destin dessiné par le monstre fils d'Ici. Plus de souffrances, et plus de doutes. Suivre aveuglément les certitudes d'un autre. Simplement. Se battre, absurdité. Se laisser aller au plaisir d'être guidé, dominé, privé de toute liberté. Plaisir de la soumission. N'être plus rien, coquille vide. Non. Coquille pleine d'un autre, la sentir la volonté de l'étranger, du faux enfant. Ecoeurante et rassurante. S'abandonner, lâcher prise. Totalement s'abandonner.

Noir.

Marche. Bouge. Une jambe. Et l'autre. Un bras. Et l'autre. Marche. Avance. Encore. Monte. Une marche. Deux marches. Tourne. Tombe. Relève-toi. Tourne et tombe. Debout. Monte encore. Prends un cadavre. Jette-le. Prends la corde. La corde sous la gorge.

...

Un fœtus d'étoile déchire la monotonie du ciel.  
L'éclate avec toute la vigueur de son reste de  
vie, comète à l'agonie brillante et brûlante une  
dernière fois.

...

Noir.

Etincelle suprême. Etincelle divine. Ouvrir les  
yeux. Lever dans la douleur les paupières.  
Avec souffrance laisser l'extérieur s'imprimer  
de nouveau sur les iris. Renaître. Une nouvelle  
fois revenir à soi. L'enfant n'est plus là, le fils  
sadique d'Ici n'est plus là. Son rire ne rôde plus  
dans les airs. Il a disparu son rire avec sa  
silhouette. La cour n'est de nouveau qu'un  
désert de silence. Sortir de la torpeur, cobaye  
libéré de son laboratoire, et sentir la corde  
rêche, rugueuse, contre la peau. Les pieds à  
demi dans le vide, réaliser qu'une seconde  
aurait suffi, une seconde de trop, la seconde de  
trop.

Il est temps.

Fuir tant que c'est encore possible, se jeter loin de la potence, courir contre un mur, escalader un mur. Laisser derrière soi la maison du maître. Laisser derrière soi le cauchemar de la pendaison. Fuir de toutes ses forces. Une seule idée en tête, partir. Retrouver le dédale d'usines rouges, retrouver son odeur vomitive, et ses rigoles de sang. Ne pas ralentir. Aucune direction à prendre, aucune direction à ne pas prendre. Courir, simplement courir. Le rire pourrait réapparaître, il pourrait figer de nouveau le rire, rendre de marbre une nouvelle fois. Aller loin de cette hypothèse.

Encore.

Ne regarder plus que le sol pour ne pas tomber, pour ne pas perdre de temps dans la chute. Savourer pourtant chaque mouvement et chaque sensation. Le contrôle des membres, l'air sur la peau, le rouge sur les pupilles. La puanteur des fumées couleurs lilas devient même agréable dans l'euphorie et l'extase du retour à la vie.

Allez.

Accélérer et voir apparaître au loin entre deux baraques souillées un portail rouillé. Quelques barres de fer, quelques morceaux de tôles troués. Voilà la sortie des usines. Se jeter vers l'inconnu, il ne peut être pire l'inconnu. L'horreur a déjà été assez vécue pour ne plus être effrayé. Le doute au nom de la survie n'est pas permis. L'enjamber le portail à moitié mort, sauter par-dessus sans efforts. Les muscles décuplés par la frustration de ne pas avoir pu plus tôt s'exprimer. Dire adieu à jamais aux usines de briques rouges. Ne pas ralentir. Les laisser derrière soi, les laisser se faire avaler par l'horizon avide.

Enfin.

Plus de cheminées, plus de mélodies mécaniques écoeurantes, plus de fumées. Le silence et le vide. Le désert compagnon fidèle d'Ici. Ralentir, marcher, se délasser. Lui, si oppressant paraît à présent réconfortant, presque amical. Seule donnée connue sur le sol de nuit de l'inconnu.

Là.

Immense, la voir. Sortie de nulle part elle domine les pupilles. Ne pas l'avoir vue naître au loin, et pourtant pouvoir déjà la caresser. Une porte. Soeur des deux autres. Elle aussi bouche absurde ouverte sur le rien. Elle aussi mère de deux battants faux-jumeaux. Elle est là, entourée de son mystère, nappée de flammes rouges. Elle rassure cette porte, autant qu'elle terrifie.

Et.

Sur le battant de droite un homme vêtu d'or et de saphirs, d'argent et de rubis. Sur lui un ciel calme sans reflet et sans relief. Sous lui un homme nu, abattu et aux muscles tendus, les ongles pénétrants la terre. L'homme aux rubis ne brûle d'aucune passion mais sa main droite porte le fouet. Qui est-il ?

Et.

Sur le battant de gauche un homme vêtu simplement de cuir et de cuivre. Sur lui un ciel tourmenté, zébré par la haine et la crainte. Sous lui un homme nu, le dos martyrisé et pourtant droit, les poings fermés, prêts à

frapper. L'homme au cuir brûle, ses iris brûlent. De sa main droite il brandit le fouet, et porte une bague. Qui est-il ?

Va.

Les doutes et les interrogations encore noient l'esprit, emmurent les pensées. Mais le sentir, la fin est proche. La vérité est proche. Avancer, aller entre les gravures. Etre pénétré par leurs images et la lumière sanguine des flammes. Le savoir. La fin des questions est proche, bientôt elles seront enterrées avec les réponses les questions.

*Le pouvoir ! Le si charmant pouvoir, lui seul compte. Je te le dis mais tu le sais. Tu ne sais pas ce que c'est de vouloir le pouvoir, tu es trop pur pour embrasser pareil course. Moi je ne vis que pour ça. C'est par le pouvoir que je pourrai tout changer, que l'on deviendra immortel. Il ne faut pas être hypocrite. Le goût du pouvoir, quel goût plus agréable parmi les vivants ? C'est le goût de la liberté le pouvoir.*

### XXX

De l'eau, le chant rieur de l'eau. Il entoure le corps, le caresse avec douceur et bienveillance. S'éveiller au doux bruit de l'eau. S'éveiller à la mélodie de dizaines, de centaines de jets harmonieux et symétriques. Concerto merveilleux, symphonie aquatique fastueuse. Elle réveille l'esprit et la soif, l'eau. Elle fait hurler le désir primaire, le besoin intransigent. Boire. Elle attise le besoin de vivre.

Lève-toi.

Attiré par le chant, happé par sa promesse, se lever. Les jambes souffrent, épuisées. La chair tout entière est épuisée. Garder les yeux fermés. Refuser de les ouvrir. Que vont-ils voir ? Une cascade oubliée dans le désert de cendres. Quelle image va les meurtrir ? Des gerbes de sang s'élevant et chutant en rythme. Quel tableau va percer les iris ? Ne pas vouloir le savoir, refuser de savoir. Se redresser, les yeux fermés. Voler une seconde à Ici. L'air et pur.



L'aveugle doit voir.

Offrir les pupilles à l'obscurité. Les offrir au chant de l'eau. Trouble profond. Une allée. Une allée de marbre, lisse, parfaite, tracée d'une main de génie. Elle décrit une voie royale, une route qui se perd sur la ligne de l'horizon. Ne rien reconnaître. A droite et à gauche, des statues, fantasmes d'art, fontaines habiles. Rigueur mathématique respectée. Entre chacune, un arbre en feu. Il est blanc le feu, aussi pur que l'eau qu'elles crachent. Beauté véritable et profonde.

Boire. Tu dois boire.

Se précipiter, à moitié fou, sous le jet. Porté par l'envie toute-puissante sauter dans les bassins, danser dans les bassins. Ouvrir la bouche en grand et boire. Boire plus que de raison. Boire chaque gorgée comme la première, avide, chaque gorgée comme la dernière, savourer. Elle est froide l'eau, glaciale, plus pure qu'une vierge antique. Ivre, rester là, tremper. Rester là, presque heureux.

Absurde.

Arbres enflammés de blanc, de lumière. Route de marbre lisse. Fontaines précieuses. C'est Ici qui est absurde. Tableau de beauté totale dans un désert de néant. C'est Ici qui est absurde. Comment être arrivé là ? Qu'importe une absurdité de plus. Il y a eu la porte, l'effondrement et le réveil. Le réveil là, sur la route de pierre, sur le chemin tracé parmi les cendres.

Alors avance.

Se mettre en route. Admirer. Le marbre n'est pas lisse, pas vraiment lisse. Deux files d'argent et d'émeraude l'accompagnent dans son voyage vers le lointain. Massifs et pourtant légers, ils l'ornent de fascinantes arabesques. Spectacle luxuriant. Marcher contemplatif. Jamais les pupilles ne s'étaient posées sur pareille peinture Ici. Jamais elle n'avaient embrassées la pure beauté décorative Ici. Surprise et plaisir. A nouveau le sentir embraser les veines et l'esprit, le plaisir.

Ici unique, mais avant ?

Avant ? Des images communes je crois. Non, je le sais. Avant les yeux étaient blasés des fastes recherchés. Ils s'ennuyaient de l'or et de l'argent. En permanence le précieux et le rare les noyaient. Ils suffoquaient sous le poids de l'orfèvrerie d'art et de la joaillerie folle de son extravagance. Je m'en souviens. Des hiboux de rubis et de saphirs sur des robes de soie et de velours. Des branches d'ébène, de platine et d'améthyste pour rambarde d'escalier de verre. Du lapis-lazuli sur des voûtes de nacre. Voilà ce qui en permanence étouffait les yeux. Voilà ce qu'était avant.

Ton avant.

Je vois ses couleurs se dessiner, ses textures se dévoiler. Brillant, brûlant, attirant. J'entrevois son essence, faite de luxe et d'abondance, de décadence et de déchéance. Je le sens, il déchire les nimbes de la mémoire, il éclate les ombres de l'oubli, il les engendre aussi. Avant. Mon avant.

*Ridicule. Tout ceci n'est que ridicule et imprudence. Je crache sur les bijoux. Je crache sur l'apparat. Ridicule.*

Ton avant, et son avant.

J'étais fierté, il était honte. On ne vivait pas les choses de la même manière, nos iris ne vibraient pas de la même émotion.

Et ? Dis-le.

Il haïssait tout ce que j'aimais, il tournait en dérision tout ce qui à mes yeux avait la force du naturel. Il détruisait mes codes avec une férocité et une hargne déraisonnée.

Pourquoi ?

Je ne sais plus. Je ne peux plus me souvenir de cela. La guerre peut-être ? Non. Pas suffisant. Je ne sais plus. Le voile de l'oubli.

Regarde.

Les statues fantômes d'art ne sont plus de simples rêveries de style. Les formes purement dédiées à la satisfaction des sens se transforment en autre chose, toujours beau mais déjà corrompu. Là, après des arbres rongés par le feu blanc, une femme fait face à

un homme. L'un à droite, l'autre à gauche. L'homme orateur tient un livre. La femme calme brandit une épée et une balance. Allégories. Les fantômes de marbre ne sont plus que des allégories.

Regarde.

Les arabesques luxuriantes ne sont elles mêmes plus vides de sens. Elles ne sont plus que fresques gigantesques argent et émeraude inspirant le respect, expirant le pouvoir. Scène de bataille à droite, scène de bal à gauche. L'esprit s'affole.

Alors ?

Commencer à comprendre.

### *XXXI*

Le palais. Façade de rêve sortie de l'esprit tout-puissant de quelques architectes sans limites. Façade érigée à la gloire d'une élite, de l'élite d'une élite. Joyau incomparable, joyau inestimable, plus grandiose œuvre de toute la

création. Chaque pierre réclame l'admiration des iris. Là cinq colosses portent sur leurs épaules de géants cinq colonnes. Ici deux ouroboros élèvent de leurs corps serpentiles deux dômes fleuris. Sept soldats ailés et en armures gardent son entrée, dans leurs mains brûle le même feu blanc qui rongait les arbres. Ils le portent en triomphe le feu blanc. Le reconnaître. Sa porte est grande ouverte. Le reconnaître le palais.

Qu'est-il ?

La fin du chemin. En être persuadé. C'est ce qu'il est. Le but de l'allée et la fin du chemin, antre de toute les vérités, de toutes les réalités. En être persuadé, il est la fin.

Qu'est-il le palais ?

Le centre du pouvoir, le centre absolu du pouvoir. Il contrôle tout le palais. Il est la capitale, une tête pensante pour chaque homme. Du berceau à la tombe chaque être apprend à penser avec le palais, pour et par le palais. Nul ne lui échappe. Nul ne peut lui échapper. Etrange sensation. Ne plus savoir

quoi penser et comment le penser. Il m'inquiétais, je le sais, il avait les affections volages, et les sentences faciles. Et pourtant.

Et pourtant ?

Une maison. Je le voyais comme une maison, ma maison. Inquiet et serein face à lui. Voilà ce qu'était mon paradoxe. Je le voyais comme mien, autant que comme étranger. Il me dominait autant que je pensais le dominer. Question pernicieuse, violente et amère. Question trop obscure, poison. Qui étais-je dans ce palais ? Je le sais maintenant, ma place était dans le palais. Qui étais-je ? Quel était mon nom ?

Bientôt, entre.

Passer les sept anges en armures. Sous leur casques de cuivre encore jeune, des sourires et des regards. Des visages menaçants et porteurs d'une étrange douceur. Sept visages indéchiffrables. Affronter les cinq colosses, géants solides et en souffrance. Des gargouilles aux forces décuplées, gardiens féroces et mises en garde. Effroyables et

pitoyables. Avancer, entrer au cœur du pouvoir. A l'intérieur le faste est somptueux, plus intact encore que la façade. Aucun souffle, aucun son, ne vient perturber la paix des objets d'art et des meubles d'or. La vie semble s'être arrêtée il y a une seconde à peine, enfuie du lieu il y a une seconde à peine. Est-ce seulement encore Ici ? Il ne semble qu'être un vertige lointain, Ici.

Tu le sais.

Oui, je sais. Ce n'est qu'un décor de plus, un masque de plus pour la folie d'Ici, la cruauté d'Ici. Une moquerie supplémentaire, rire sadique et corrosif du néant. Rien de plus. Simple reflet sur le miroir des ténèbres d'Ici. Je le sais.

Alors avance, continue.

*Vanité, tout ceci n'est que vanité abjecte. Plus atroce que les cités, que les usines, que les morts. Cette vanité, je la trancherai au couteau.*



Il était avec moi l'autre. Je me rappelle. Il était mon ombre. Il me suivait entre les colonnes plus hautes que les arbres millénaires. Il me suivait dans les couloirs silencieux, les boudoirs sensuels, et les salons odorants des conversations tantôt pures et tantôt malsaines. Il était mon ombre vorace entre deux portes. Je me souviens de ses yeux. Ils étaient partout ses yeux. Ils rampaient sur les murs, léchant les fresques. Ils rôdaient dans le fond des salles, carnassiers, charognards prêts à attaquer. Il crachait sur tout pourtant c'est d'envie et d'admiration que brûlaient ses yeux. Il déchire le souvenir. Ne plus comprendre. Déjà il s'efface.

Bientôt, continue.

Errer, ombre d'un fantôme aux yeux trop éteints, parmi les tables de porcelaines bleues et les fauteuils aux brocarts brodés de files d'argent, perlés de citrine. Errer sans but autre que de se souvenir. Forcer les yeux pas après pas à l'invoquer le souvenir, le sommer seconde après seconde de mordre de toute sa rage l'esprit. Rien. Les meubles et les tentures restent muets. Là, une tapisserie grandiose,

éblouissante par sa démesure. Scène de chasse merveilleuse. Griffons humant une rose d'émeraude, lion pourchassant une licorne, hippogriffe aux repos, avachis près d'un cerbère calme, une salamandre à ses pattes. Vide. Elle n'évoque rien, sinon le rêve. Le rêve de ses hommes vêtu d'onyx chassant à dos de phoenix l'imaginaire. Rien d'autre.

Continue. Ne te décourage pas.

Avancer, le savoir. Les réponses filles du pourquoi se cachent dans ce décor. Elles sont dans ce décor. La lumière au venin salvateur est quelque-part, entre deux pièces, deux chaises ou deux couloirs. Elle glisse entre deux voûtes, s'enroule entre deux colonnes cette lumière. Le savoir, le sentir, elle fait tressaillir l'être tout entier, elle est là, toute proche et encore lointaine. Continuer.

A gauche.

Un peu à l'écart, presque discrète, une porte de fonte extravagante. Elle n'est que gravure onirique de fleures et d'insectes, de fauves et de fruits. Elle est fermée. Elle est la seule porte

fermée. Tentation, Pandore face à son coffret. Ce qu'elle renferme, ce qu'elle cache, doit être vu.

Ouvre-la.

Faite de fonte, aussi haute que les colonnes, véritable pan de mur, elle s'ouvre avec légèreté sans force. Elle s'ouvre comme si elle désirait être ouverte, brûlante de l'envie d'être ouverte. Ouvrir et voir. Ouvrir et sombrer.

### *XXXII*

Il est temps.

Se dresser sur des jambes encore fragiles. Se dresser avec souffrance, vainqueur de la douleur par la volonté de savoir. Et voir. Voir d'un regard abruti un spectacle sans pareil, un spectacle corrosif et atroce pour la mémoire. Spectacle inquisiteur de la mémoire. Partout, sur chaque fauteuil, sur chaque canapé, à chaque coin de table, des fantômes. Partout des êtres non plus fait de chairs, de cendres et de boue, mais d'éther translucide, vaporeux. Ils

sont là. Vestiges d'hommes, et de femmes. Reflets, empruntes à demi effacées, d'hommes et de femmes. Ils parlent, ils se voient. Ils vivent bien que non vivant. L'esprit ne peut réussir à comprendre.

Qu'importe.

Leur simple vue, leur simple présence fait hurler l'impuissance de la mémoire. Ils sont le tison rougi de la question. Ils font souffrir. Ne pas oser faire un pas.

Tu dois avancer.

Les regarder. Certains là-bas, dansent, d'autres, plus proches, discutent, ceux-là s'amuse et rient, ce groupe pleure abattu. Tous raisonnent comme autant de sarcasmes, de rires moqueurs, jetés à la face par Ici. Avoir peur. Ce ne sont pas des fœtus d'étoile jamais née, ce ne sont pas des fils d'Ici. Avoir peur. Peut-être sont-ils avides de mort et de cris ? Peut-être se purlèchent-ils à l'idée de démembrer, brûler, tuer ? L'esprit gelé par la torpeur, ne pas pouvoir faire un pas.

Avance. Il est déjà trop tard.

Trop tard pour reculer, trop proche pour reculer. Ne pas devoir faire un seul pas en arrière, devoir avancer encore et toujours avancer. Ne pas avoir le choix, je le sais. Avancer. Le pied est timide, gauche. Avancer le plus discrètement possible. Vouloir se faire invisible. Un mètre. Dans la salle habitée de non-vie, les discussions cessent. Comprendre. Ils se voient, conscients d'eux-mêmes, et ils voient, conscients du monde. Ils voient tout. Etre pétrifié à nouveau. Avoir le sang glacé à nouveau. Ne pas savoir que faire.

Rien. Avance.

Sentir leur regard contre la peau. Ils veulent transpercer leurs regards, mettre à nu. Les sentir couler le long du corps leurs iris blanches, mortes, mais avancer. Seule et unique idée en tête, mettre un pied devant l'autre.

Regarde bien, regarde mieux.

Dans leurs pupilles de glace, au plus profond de leurs pupilles de glace, c'est la peur qui brûle. Ils ont peur. Tous dévorés par la plus terrible des peurs. Une question éclate, dévastatrice, qui sont-ils ? Qui sont-ils vraiment ces vestiges animés, doués de conscience ?

*C'est en vérité dans la course à la singularité que l'on devient tous similaires. L'unique n'est qu'une utopie. Il ne peut pas exister l'unique. Chez eux en tout cas, il n'existe pas, être hors norme c'est déjà être similaire, tu ne penses pas ?*

Là dans la coiffe d'une femme aux yeux rongés par l'horreur, apercevoir un grand duc fait de saphirs et d'améthystes, troublant car de taille réelle. Au cou d'une autre voir clairement une rivière d'abeille taillée dans le rubis. Assis à une table un homme porte à l'épaule un lion fait de tiges d'argent, aux iris d'émeraude, à ses côtés un autre arbore au poignet un bracelet surdimensionné, d'or et de diamants. Comprendre.

*Mais quelle beauté tout de même, quelle beauté ! Tout n'est pas mauvais.*

Etre entouré des membres de la cour, être parmi les habitants du palais. Les reconnaître. Tous plus extravagants, tous plus fous que leur voisin. Souvenirs d'hommes transformés en bougies gémissantes le temps d'une soirée. Images d'orgies aussi chastes que les bordels mal fréquentés et bon marchés, le parfum et la soie en plus. Entendre de nouveau leurs rire, leurs voix mielleuses. Ces fantômes ne sont que les reflets des courtisans de mon monde. Je les haïssais. Des rats à mes yeux, voilà ce qu'ils étaient. Rien d'autre. De vulgaires rats s'imaginant rois. Ils me craignaient. Pourquoi ?

Et l'autre, le poète ?

De poète il n'avait que le titre, maintenant je le sais. Il voulait être comme eux, simplement comme eux. Il désirait plus que tout être parmi eux, leur ressembler. Mais il ne le pouvait pas. Je m'en souviens. Il les haïssait car il ne pouvait être accepté parmi eux. Il les dévorait d'envie en silence. Voilà ce qu'il faisait.

Pourquoi ? Horreur de l'ignorance. Elle empoisonne l'ignorance, elle emprisonne.

Bientôt la mort des pourquoi.

Avancer. Je dois simplement avancer. Traverser la salle des courtisans, les ignorer. Aller plus profond dans le palais. Aller vers son cœur, le pas féroce, guerrier menant sa dernière bataille. Voilà ce que je dois faire. Je ne dois pas l'oublier. Passer de salons en salons, de galeries en galeries. Avancer, décidé à comprendre, à tout comprendre, à éradiquer le pourquoi, à faire renaître la mémoire. Décidé enfin à retrouver le goût du nom perdu. C'est tout.

### *XXXIII*

Une galerie. Une galerie plus grande que toutes les autres. Une galerie seulement bâtie d'argent et d'émeraude.s Rien d'autre. Uniquement les pierres et le métal précieux. Omniprésence de l'opulence. Du sol au plafond démonstration virtuose de richesse. Etre dans la galerie.



## La galerie ?

Le sentir dans les dalles lumineuses du sol, et dans les colonnes plus épaisses que les chênes pluriséculaires. Dans chaque incrustation de joyau le deviner. Elle est l'épicentre du pouvoir. La galerie de tous les possibles. Elle effleurent les yeux les réponses. Sur le gris flamboyant de l'argent pouvoir deviner leur couleur, toucher du doigt leur odeur. Elles sont là les réponses. Enfin là.

En avant.

Pénétrer plus en avant dans la galerie surréelle. Elle semble être infinie, succession interminable d'arbres d'argent. Les iris ne peuvent se perdre sur sa fin. Elle est absolument invisible, indevinable, la fin de la galerie. Avancer comme cela, sans but clair. Avancer à l'aveuglette bien que noyé dans la lumière. Avancer, pas après pas, attendre que le mystère retire son voile. Grinçante sensation.

Essaye.

Des volutes d'images, des haillons de parfums, des traits presque morts. L'esprit est assailli de souvenirs qui se cherchent une forme, un ordre. Le corps entier est assiégé par des souvenirs qui se cherchent une nouvelle vie. Des flous de couleurs et de sons. Rien de net. Rien qui ne pût être vu, être compris. Essayer de les saisir ces ruines informes. La mémoire en rage, les pupilles en nage, essayer de leur donner un sens et une force. Rien. Echec. Ils tanguent avec le vide les restes d'images, ils meurtrissent l'esprit, mais ils ne parlent pas, plus muets qu'un moine en prière.

Tu peux le faire.

Se résigner. Les laisser aller et venir les fragments informes. Ne plus vouloir s'user à les réunir, les reconstruire. Les laisser vulgairement s'échouer sur le liseré de la mémoire. Et attendre. Attendre qu'ils meurent, qu'ils se perdent à nouveau dans les ténèbres froids de l'oubli. Ne plus s'en préoccuper des fragments vides de sens.

Concentre-toi. Souviens toi.

*Ils sont tous là apparamment, tous prêts à applaudir. Tu la sens, dis-moi, tu la sens l'histoire basculer ? Tu la vois s'écrire ? Ils sont tous là, prêts à la signer de hurras cette nouvelle ère.*

Ils narguent la conscience. Ils font mal.

Un effort.

*Le sang aussi pur que les premières pluies.*

Là, les revoir. Tous alignés. Des courtisans ? Non. Ils n'ont pas leur couleur et leur yeux rieurs. Leurs silhouettes inspirent quelque chose de bien plus supérieur. Les voir. Tous le dos droit, les mains fermées, les bras crispés. Leurs corps cachés par de longues robes noires sans extravagance, inquiétantes par leur simplicité. Ils sont là, ils habitent de nouveau la mémoire.

Qui ?

Les dirigeants au sang et à l'esprit pur. Les incarnations totales de l'ordre, c'est eux. Les gardiens de l'ordre, c'est eux. Je peu les voir à

nouveaux, leurs iris aveugles autant que clairvoyantes. C'est eux qu'il haïssait le plus. C'est eux qu'il voulait voir brûler sur le bûcher, lui, l'autre. Il ne pouvait être comme eux, ils devaient donc mourir. Son sang n'était pas assez pur, maintenant je le sais, pour qu'il marche parmi eux.

Et toi ?

Impossible de se souvenir. Ils m'étaient indifférents les robes noirs, je crois. Ou peut-être les craignais-je ? Je ne sais plus.

Et là ?

*Lucibel !*

Tourner la tête vers la droite. Il est là. Il écrase par sa grandeur, trente ou quarante mètres peut-être. Il domine toute la galerie, la toise de son regard. Le sentir contre la peau son regard, jeune et pourtant féroce. Admirer son corps d'éphèbe et ses yeux troublés. Il ne porte pas une robe de nuit, mais un manteau de brume précieuses perlée d'émeraude.

Qui est-ce ? Dis le.

Le possesseur de toute chose, de tout ce qui vit, a vécu, et vivra. L'homme au sang parfait. L'immortel héritier du monde. Voilà qui il est. Le savoir. Il porte l'écharpe reine des écharpes et la rose impératrice des roses. Il ne craint rien. La guerre c'est lui, et la loi aussi. Enfant au goût exquis de l'ordre.

Son nom, dis-le !

Lucibel. Etre en face de Lucibel. Son nom brûle. Son portrait aussi. Les iris sont embrasés par son reflet. Etre tout-puissant, il est là, figé dans la peinture démesurée à la hauteur de démesure. Se souvenir de son autorité grandiose, de sa voix grandiose. Elle réglait tout sa voix, elle était la règle sa voix. Qui était-il pour moi ? Qui étais-je pour lui ? Il était l'empereur. L'autre le voulait mort, je le sais. Et moi ?

Regarde.

Des flammes blanches, des flammes de lumières assourdissantes griffent la peinture, la

réduisent à rien. Seconde après seconde, elles renvoient son image au néant. Eclat de rire d'Ici. L'empereur disparaît dans la lumière. L'immortel meurt dans la lumière. Entendre un bruit sourd.

Retourne-toi.

### *XXXIV*

Rien. Il n'y a plus rien. Seul un mur noir s'offre à la vue. Les colonnes précieuses, disparues, mortes. Les dalles d'argent, oubliées, enterrées. Il n'y a plus rien. Nouveau rictus d'Ici. Les yeux se perdent sur la pesanteur d'un mur plus opaque que les nuits d'encre. Immense, il accable les sens. Apparue du vide, il dérouté l'esprit. Ne plus reconnaître la galerie du portrait. Il la déchire dans sa largeur, cicatrice d'obscurité, rideau de ténèbre.

Méfiance.

Vouloir l'approcher cette déchirure inexplicable. Espérer la toucher, la goûter de la peau. Peut-être renferme-t-elle dans sa masse

d'ombres quelques vérités dissimulées ? Peut-être n'est-ce que le dernier rideau, l'ultime frontière pour la lumière ? Vouloir l'approcher, la palper, la caresser. Emotion géniale. L'esprit vibre. C'est là. Ivre, faire un pas.

Méfiance.

Magnétique, elle attire à elle la masse noire. Inexplicable, ne pas vouloir l'expliquer. Elle est là, simplement le constater. Aucune rayure de lumière ne couvre sa peau aussi lisse que le marbre et l'or. Aucune imperfection, irrégularité. Sculpture monolithique de nuit. Encore un pas. Son impassibilité devient oppressante, la vision se réduit à elle. Il n'y a plus que le mur, grand noir, dans les iris. Plus que lui dans le regard.

Vraiment ?

Mur de glace, rideau de vapeur. Matière indéfinissable. Il oscille entre l'éther et la terre, mur au secret indéchiffrable. Hésiter à tendre la main, la tendre vers lui, le découvrir.

Regarde mieux.

Le parcourir d'un œil hagard à la recherche d'une inconnue à sa forme obscure. A la recherche d'un trait, d'un signe, clef de son mystère. Un rien brisant son unanimité noir. Et rien. Rien à relever. Rien ne réussit à marquer la pupille.

Regarde vraiment.

Là, dans un coin, comment ne pas l'avoir vu avant ? Les ténèbres du mur se déchirent, s'éventrent, en une plaie lumineuse et géométrique. Un trou béant, clair de lumière, appât pour l'esprit, hameçon pour le mouvement. Une oasis de légèreté dans la masse trop lourde du mur de nuit. Etait-elle là ou vient-elle de naître ? Question futile. Elle est là et les iris ne peuvent se dérober à elle.

Méfiance. Ici est cent fois empoisonné.

Avancer, vouloir la rencontrer cette fissure de lumière. Le cœur excité avancer. Les réponses enfin sentir pleinement leurs vibrations. La vérité est là, elle tremble d'envie de se faire connaître, de pouvoir enfin parler. Et les



mains, et les tympan frémissent à l'avance d'une possible caresse.

En es-tu sûr ?

Cela ne peut être qu'elle. Ce ne peut qu'être ce moment, cette minute et cette seconde. Quoi d'autre ? Le mur est le mur de la fin, la plaie de lumière la porte de la fin. En être persuadé, c'est ainsi. Le pas soudain anxieux se diriger vers cette sortie avide de souffrance, et si ?

Un piège ?

Nouvelle moquerie carnassière, faux espoir destructeur. Lumière, bûcher dans lequel se jeter, la raison déjà trop de fois morte. Et si Ici n'avait pas de fin. Si ce n'était qu'une illusion la fin d'Ici. Non. Tout ce qui débute doit finir, c'est une loi je crois.

Avance, vois et tu sauras.

Faire un pas, plus timide encore que le précédent, plus retenu encore. Après l'euphorie de la fin, la peur du doute. Avancer, ne plus avoir le choix, la jeter en pâture à l'oubli la

peur. Avancer. Un pas, deux pas. La timidité s'envole, l'anxiété reste. Quatre pas, six pas. La respiration tremble.

*Vous. Tout pour vous n'est-ce-pas ? Rien que pour vous. Et les autres ne valent rien. Cela fait longtemps que je l'ai compris, et je ne l'accepterai pas.*

L'autre, sa voix, ne plus comprendre sa voix. Elle ne raisonne plus, brûlante elle n'évoque plus que le vide. Elle est vide maintenant sa voix, à lui, l'autre.

*Vous.*

Admire.

Tromperie supplémentaire d'Ici, tromperie sauvage, douloureuse. Elle brise et dévore cette tromperie. La blessure de lumière dans le mur, vulgaire miroir, miroir inévitable. Sourire malsain du décor d'Ici. Ne pas oser le regarder le miroir. Ne pas oser voir l'image qu'il porte.

Et pourtant.

En avoir envie. La sentir bouillonner dans les veines l'envie, grandiose. Veine après veine, elle se répand dans tout le corps, artère après artère, elle dicte sa loi aux muscles. L'envie. Elle fait renaître des parties crues mortes depuis mille pas. Elle offre une seconde vie, une seconde force. Vouloir voir, vouloir se voir. Vouloir s'admirer. Admirer le reflet oublier. Il est porter de vérité le reflet, le savoir.

Alors vois. Ne sois pas lâche.

Craindre de lever les yeux, redouter de les lever. Mais les lever. Et il s'imprime sur les pupille le reflet, le voir. Un corps maigre sous une robe grise et sale. Mon corps. Des mains malades, appartenant déjà à la tombe, les mettre sur le visage. Mes mains touchent mon visage. Elles sont froides, ou peut-être est-ce mon visage qui l'est ? J'en vois les os, de mes mains et de ma face. Là, je vois ma mâchoire, ici mon front, là l'arcade. Je vois mes yeux brûlants, plus vivants que des yeux d'enfants. Des incendies dans mes yeux.

*Vous.*

Le comprendre enfin ce vous. J'en faisais partie de ce vous, lui non. Nous, les sangs parfaits, les dominants. Enfin je m'en souviens. Je le vois ce nous, dans ma tunique sale je devine sa présence, dans l'écharpe qui cache mon cou, il irradie. Les sangs parfaits, caste suprême, nous contrôlions chaque chose, nous méprisions chaque chose. J'étais un sang parfait, j'en étais fier. Sommet ultime de la pyramide, voilà ce que j'étais, voilà où était ma place. Nulle part ailleurs. Je ne craignais rien, seulement les assassins. Mais mon nom, où est-il mon nom ? Qui étais-je vraiment ? Horreur. Faire face à son propre vide. Regarder son vide dans les yeux.

Là.

Les mains osseuses, nécrosées, caressent le visage. La bouche est fermée, close. Impossible de l'ouvrir, impossible de lâcher une syllabe au reflet. Les lèvres cousues s'embrassent pour l'éternité. Ma voix. Elle est perdue à jamais ma voix. Je ne prononcerai jamais mon nom. Pourquoi ? Vouloir hurler. Vouloir déchirer ce visage, déchirer ce corps,

le réduire en miette. Embrasser l'envie formidable de le rendre au néant.

Non.

Toute-puissance de la rage. Le poing sur le miroir. Le briser le reflet. Rendre à l'oubli d'un geste féroce la robe grise et l'écharpe sombre. Renvoyer à la nuit par la colère les yeux brûlants et les lèvres closes. Tout rendre au rien. Vouloir hurler. Hurler comment jamais homme ou mort n'a hurlé. Hurler de douleur de rage, et de désespoir. Hurler pour noyer l'incompréhension.

*Vous les sangs purs, tous les mêmes.*

Ne pas supporter, s'effondrer, plus vide que jamais. S'effondrer pour ne pas se réveiller. Se laisser emporter par la nuit. Ne plus le supporter cet Ici.

## XXXV

Maintenant.

La respiration est agitée, inquiète. Il n'y a plus d'espoir dans cette respiration. Elle est le produit d'Ici maintenant. Il y a la fin. Elle est là la fin. Les mains tremblent, les sentir trembler. Les yeux aussi tremblent, les garder clos. Pleurer sans larmes et sans bruit. Devant, le savoir, il y a la vérité, la vérité cruelle, toute puissante.

Maintenant.

Ne pas réussir à se calmer. Ne pas pouvoir se calmer. Le cœur bat, l'esprit tangué. Vertige, temple du désir assassiné, du désir aux genoux de la mort. Il n'y a plus que la terreur de savoir. Mais, le corps agité, se dresser. Homme une ultime fois, fier une dernière fois, se préparer à l'enlacer impérieusement la vérité poison.

Là.

Revenir à soi, ramener la conscience aux membres. Le mur d'ombre n'est plus. Les miettes de reflets ne sont plus. Des murs et des colonnes d'argent, à nouveau le flamboiement du précieux. La galerie à dans un souffle, une seconde d'éternité repris sa peau originelle. Non. Elle est plus brillante, plus brûlante. Grandiose, elle est maintenant merveilleuse.

Le vois-tu ?

Oui, je le vois. Une émeraude à taille d'homme, de surhomme. Un trône d'émeraude. Je le vois. Une pierre unique pour un homme unique. Extase du sublime. Il est là, en haut de ses cinq marches d'argent, il surveille, il guette. Des roses taillées dans le précieux pour accouder, un aigle aux ailes déployées gravé dans le joyau pour dossier. Et derrière, le voilà, le blason des blasons, intact, à sa vraie place, fleur et oiseau impérial ensemble réunis. Il est là le trône, il est là le pouvoir.

Alors approche.

Le redouter ce trône tout entier vert. Redouter sa géométrie et l'énergie qu'il respire. Il

domine. Il domine avec violence. Souffrir pour ne pas se mettre à genoux. Se torturer pour ne pas se prosterner. Il l'oblige, le craindre. Résister.

Et pourtant.

Le désirer, de toute la vigueur de l'âme le désirer ce trône. Vouloir sentir sa couleur sur la peau, le dominer, lui le dominant. Feu dans l'esprit. Vouloir lui appartenir et le faire sien. Non. Sentiment plus complexe, ne pas le comprendre, ne plus pouvoir le comprendre, il échappe. Il invoque mille pensées qui s'affrontent le trône, mille pensées qui se détruisent et s'engendrent. Et si ? Peut-être ? Doute. Etre comme lui, simplement.

Avant. Crache-le, l'avant.

Avant. Avant. Essayer de le retracer l'avant, de retrouver son chemin. Coupure acide. L'esprit est écartelé, crucifié. J'étais là. Je m'en souviens maintenant, j'étais là, je le sais, je le sens. Je me tenais dans l'ombre de ce trône. Ni à genoux, ni à sa hauteur Je m'en souviens. Je rampais derrière, glorieux d'être le serpent de



son ombre, la vipère de son obscurité. J'étais en rage de subir le revers de son immortalité à ce trône. Je voulais être comme lui, dans la lumière comme lui. Mais je le respectais trop pour le voir détruit. L'autre le voulait en miette. Oui, je me souviens.

Alors ?

Ils venaient, tous ils s'agenouillaient. Courtisans et gouverneurs, robes noires et généraux. Ils étaient là, tête courbée, échine docile et soumise. Ils attendaient. Dans le silence ils attendaient que la voix du trône s'élève, qu'elle fasse lois pour la seconde et les siècles futurs. Ils attendaient que l'immortel héritier dicte ses volontés souveraines, ses désirs règles de tout. Il en était ainsi. Chaque jour le même bal. Toujours la même comédie. Le sang parfait s'adressait au sang parfait réglant la vie des autres. Je n'étais pas à genoux, jamais je ne me mettais à genoux. Je soufflais les paroles de l'immortel.

Pourquoi ?

Pourquoi sans réponse. C'était ma place dans l'ordre. Etre derrière le trône était ma place, mon unique place.

*Tu soupire le venin à son oreille, et nous voilà immortels.*

Complot. Trahison.

Je n'ai pas trahis. J'étais fidèle. Je voulais simplement moi aussi connaître le goût de la lumière éternel. Je ne pouvais, je ne voulais plus, être un chien savant de l'ombre, le cobra caché dans les ténèbres. Je n'ai pas trahi, je ne me suis pas trahi. Le traître c'est l'autre. Le blason derrière le siège d'émeraude je le baisais avec amour, lui il le brûlait. Je l'embrassais avec respect l'aigle, lui il le noyait de son urine. Si je l'ai trahi, ce n'était pour ne pas me trahir. L'autre a tout trahi.

*Tu n'en veux plus n'est-ce-pas ?*

Il s'est servi de moi, jamais je ne l'ai dominé lui. Son esprit en tout m'échappait. Il m'a utilisé. Il m'a jeté dans l'oubli et non dans la lumière. Je le sens dans la bouche le goût du

regret. Il est tout-puissant. Il détruit tout, les convictions et les idéaux, fléau plus rapide et atroce que la peste. J'avais le trône, mais je voulais son immortalité.

Pourquoi ?

L'immortalité est tout ce qui me manquait. Je voulais déjouer le destin qui voulait me vendre à l'oubli, à la nuit. Voilà tout. J'ai été trop humain, une seconde trop humain, pour l'immortalité, pour échapper à la nuit froide du temps. Maintenant je le sais.

Sa tragédie ?

J'étais le héros de sa tragédie. Le héros châtié par les dieux et le sort. Le héros que l'on hait et que l'on pleure. Il ne jouait pas dans sa tragédie. Il en était le dramaturge, et j'en étais le metteur en scène. Il s'est moqué de moi, plus que je ne me suis moqué de lui. Trop fou, trop aveugle. Oui. Trop humain.

*Sautons.*

J'ai sauté. Lui, non. Voilà la vérité.

Et maintenant ?

Maintenant, je ne sais plus. Maintenant, je saigne du sang, du sang rouge, du sang d'avant. Maintenant j'attends. J'attends le temps lui même peut-être. Je me refuse de monter les marches du trône, je me refuse de retourner dans son ombre. J'attends. Et Ici rit, je l'entends rire Ici. Et je l'entendrai peut-être pour l'éternité ce rire.



## *Episode Final.*

*Chute. Révolte. Gloire. Horreur. Vide. Brulure.  
Oublie. Ici. Porte. Soldat. Echarpe. Ambition.  
Sang. Martyre. Ordre. Palais. Poète. Prélat.  
Charnier. Arrogance. Cendres. Cité.  
Rébellion. Brasier. Vanité. Piège. Homme.  
Tombeau. Trahison. Empereur. Fuite. Espoir.  
Monstre. Avant. Etoiles mortes. Tragédie.  
Emeraude.*

Ce qui est en haut, et comme ce qui est en bas. Ténèbres vides. Il n'y a plus d'horizon, plus de sol et plus de ciel. Il n'y a que la nuit, que le noir. Et une porte. Ce qui est en haut et comme ce qui est en bas, et la porte est dans ce néant. Il n'y a plus de peur, plus de craintes et plus de pensées. Les sentiments et les perceptions elles-mêmes sont vides. Froides. Le corps ne sens plus la douleur. Et il n'y a plus de vraiment de corps. Et il y a une porte, la porte cet porte. Elle est grandiose, violente, car trop ardente. Elle est blanche cette porte, elle est pure. Faite d'éther, de rien ou de terre. Elle est là, elle n'évoque que la nuit, la nuit qui n'est pas véritablement une nuit. Et sur son corps

brûlant, plus violent que le souffle primordial de chaque chose, un chardon. Elle est fermée cette porte.

## *Epilogue.*

Une vaste salle. Un bureau tout entier fait de nacre. Bibliothèques, chaises, voûte et colonnes, de la nacre seulement. Elle est sculptée cette nacre de fabuleuses scènes épiques sorties des plus doux et charmeurs des rêves. Elle est sculptée comme les cristaux de couleurs partout présents. Là, sur une table de lait, un phoenix de pierre de mille couleurs. Et là, sur une commode plus lisse qu'une perle, deux lions translucides et bleus. Distinction du calme. Tout n'est que sérénité. Par une fenêtre ouverte la chaleur du soleil au zénith caresse le sol de lapis-lazuli de son parfum. Là-bas des arbres aussi verts que les plus profondes émeraudes dansent et chantent. Portrait d'une nature parfaite, d'une harmonie céleste et terrestre.

Au coin d'une porte gravée un homme. Il regarde ses jambes. Tête basse. Soumis par la majesté du décor. Un autre, près de la fenêtre, au bureau, écrit. L'esprit chaud, sa main semble glisser sur le papier. Comptine de la plume rythmée par la griffure de la



signature. A la porte on frappe. On l'ouvre. Le héraut soumis parle.

«Le poète de la cour demande à son excellence impériale le conseiller de sa sérénissime altesse l'empereur une audience »

Un vulgaire signe de la tête. Le destin est ainsi scellé. Une dernière signature.



*Achévé d'imprimer en Avril 2014*  
*Imprimé en France sur les presses de Thebookedition.com*  
*Dépôt légal Mai 2014*